













I

1

2  
8



N<sup>o</sup> 3 U<sup>o</sup> 24017.

DE LA VRAYE  
TRANQVILITE  
DE L'ESPRIT,

12722



Revue

Oeuure tres utile, nouvellement composé en  
langue Thuscane par tres illustre Dame,  
Madame Isabelle Sforce, depuis tradui-  
cte en nostre vulgoire.

2<sup>e</sup>. Lymer de Vertueuse Dame D. Pernette  
du Guillet Lymeroise



A LYON,  
PAR JEAN DE TOVRNES.  
M. D. XLVI.

MIENX ESPERANT

Amat  
S



# L'IMPRIMEUR

AV LECTEUR BENI-

VOLE SALVT.



**T**OUTES candides, & illustres per  
sonnes de leur temps ont tousiours  
tasché par leur industrie à soulager  
ceste nostre misere humaine selon  
l'indigence, quilz ont apperceu no<sup>s</sup>  
estre necessaire en tant de necessitez, occurrences,  
& diuersitez de miseres, dont nous sommes conti-  
nuellement assailliz en ceste tumultueuse vie : les  
vns veillantz à l'utilité d'icelle, les autres à l'hon-  
neur, comme maintz autres à la volupté selon le  
contentement, que chascun ha voulu desirer entre  
tant d'ennuyz mortelz, qui continuellemēt nous  
abondent. Mais apres auoir pourueu à noz mefai-  
ses tant au nourrissement, santé, & delectation du  
corps, que de l'entendement, ceulx, qui sont de-  
puis suruenuz, comme plus diuins & gentilz, que  
les premiers encor terrestres & lourdz, ne pouans  
trouuer autre felicité à ce corps humain, qu'en la  
tran



tranquilité de l'esprit, l'ont cherchée, & ordonnée en diuerses qualitez, ainsi que chascun en sa diuersse complexion l'ha sceu imaginer, croyantz les vns la se constituer plus heureusement, que les autres, s'estant chascun d'eulx efforcé le mieulx, qu'il ha peu, à estendre le comble & la fin de son intention, tellement que si quelcun ha voulu apres eulx acquerir, ou participer de ce repos, il luy ha fallu necessairement lire maintz diuers Autheurs tant Grecz, que Latins, tant antiques que modernes pour en tirer la satisfaction de son desir: la variété desquelz Autheurs i'estois, Amy Lecteur, en deliberation de te assembler, & rediger en vn volume pour ne te priuer du plus grand bien & aise, que ie scaurois souhaiéter en ce val de misere. Mais ainsi comme ie t'en auois desia accumulé vn bien bon nombre, ce petit traicté m'est venu le dernier en main: lequel, apres l'auoir leu, releu, & bien gusté, m'ha semblé estre celluy seul, de qui l'Autheur ha mieulx attainct au but, ou tant de bons esprits se feront (comme ie cuyde) en vain trauallez pour n'auoir encor si bien sceu trouuer, ny dissoudre le noud, qui nous tenoit serré ce riche tresor, que tant curieusement, tant long temps, & en tant de sortes ilz ont cherché. Icy doncques auras tu non seulement de quoy te esmerueiller de la grace, que Dieu ha permise à ceste autant vertueuse,

a 2 que

que heureuse Dame d'auoir trouué ce, à quoy  
tant d'autres heureux & doctes ont failly: mais en-  
cores y trouueras tu dequoy satisfaire à l'insatia-  
bleté de tes affamez desirs, mesmement trouuant  
icy le moyen plus conuenant, & selon nostre foy,  
pour appaiser la tempeste, qui sans cesser nous in-  
quiete & empesche le repos de nostre esprit trou-  
blé de tant de curiositez vaines & insatiables. Or  
le reçooy d'aussi bon cueur, que de bon zele ie le te  
presente pour te gratifier d'vn present autant  
proufitable selon le iugement non de moy  
seul, mais encor de gentz doctes, & de  
ceulx à qui appartient, lesquelz  
l'ont veu, & leu, et à ton vti-  
lité & prouffit corrigé.

Et à Dieu. De

Lyon ce 28. de

Iuin,

---

M. D. XXXXVI.



DE LA VRAYE  
TRANQVILITE  
DE L'ESPRIT.



De l'excellence, & dignité de l'homme: de  
l'immortalité de l'ame, & de la paix, que  
possèdent les mespriseurs du monde.

CHAPITRE I.



**C**ONSIDERANT main-  
tesfois les variables tumultes,  
que ie voy en la Chrestienté, &  
les aigres plaintes, que tous les  
iours i'entens estre faictes par  
les mortelz, i'ay pensé ne po-  
uoir faire chose à present, qui plus fut agreable, &  
qui plus profitaist, que d'enseigner la mode, & mon-  
strer la voye de rendre l'esprit tranquille, me sem-  
blant chose trop inique, & de tresmaunais exemple  
à ne participer avec mon prochain des graces, qu'il

pleut à Dieu de faire à moy sa tresindigne seruante, me faisant si cleurement congnoistre l'instabilité des choses mondaines, & comme seulement en luy soit nostre vray repos. Je suis toutesfois plus que certaine, que voulant traicter si bel argument, il me feroit mestier d'un engin assez plus esleué, & d'un trop plus purgé stile, que n'est le mien. Je ne me puis toutesfois contenir, que telle, que ie suis, ie ne propose à commun benefice tout ce peu de talent, que de la diuine liberalité m'ha esté concedé: & ainsi, sans autre Proëme plus estendu, ie dy, que ayant le treshault Dieu fait l'homme sur tous autres animaux excellent, & soubmys toute chose à luy par le moyen de la raison, luy donna semblablement plusieurs qualitez differentes de celles des autres: entre lesquelles vne en est trescertain argument, non seulement de la perfection, mais encor de l'immortalité de l'ame: & ceste est, que estant en tous les animaux les desirs finis, ilz soient en l'homme infinis & sans aucun terme, là, ou apres aduient, qu'eulx ayants l'usage des choses naturelles, aysement ilz se contentent, & se reposent: ce que de l'homme n'aduient point, puis que iamais il ne se voit saoul, mais tousiours cherche nouveaulx soulas, & nouveaulx desirs en son entendement, desirant tousiours nouvelle science. Par laquelle

quelle chose est à conclurre, que l'ayant Dieu tant esleué; & par si capable & aigue intelligence fait semblable à soy, qu'il luy ha encores reserué sa dernière fin à meilleur vie, à plus seur lieu, & à temps plus commode, ou estant parvenu il puisse terminer ses volentex, & se dire content, & que ses desirs ne se estendent plus oultre: ce que luy aduiendra en l'eternelle gloire par le Saulueur promise; à laquelle premier par les sacrees propheties, puis par ses saluaires commandemens, & en apres par ses merueilleux miracles il nous ha plusieurs fois appellé, & semble que tousiours par merueilleux effect il nous y appelle. Il n'est pourtant à croire, qu'en ceste presente vie, il ne nous aye encores voulu laisser quelque mode d'appaiser nostre pensee troublee. Or puis que la vie de nous mortelx n'est iamais sans vn perpetuel combat, il me semble vray semblable, qu'on nous ha donné aucunes armes non seulement pour nous deffendre, mais pour faire telle fois tresues; & telle fois vaincre les maulx du monde. Autrement l'ange (ce pense ie) auroit dict en vain: Gloire soit à Dieu es lieux treshaultz; en terre paix, & aux hommes de bonne volenté. Et en vain semblablement IESUS-CHRIST auroit laissé le don de la paix à ses disciples, ausquelz il dit, se partant d'eulx: Te vous donne

ma paix, ie vous laisse ma paix: et ne la vous donne  
 cōme le monde la baille: cōme ainsi soit que la paix,  
 que le monde vous donne, se acquiert par respandre  
 sang, gaster metairies, ruiner citez, et destruire pais,  
 faisant les hommes cruelz, superbes, et trop cōfians  
 en leurs forces: ou celle de Iesuchrist se gaigne avec  
 simplicité de cueur, avec humilité desprit, & pardon  
 des iniures: mais encor principalement par aymer  
 Dieu, et craindre ses saintz iugementz, et pour con  
 gnoistre, que tout beau talent, qui en nous soit, vienne  
 de la diuine maiesté, dequoy l'apostre saint Iacques  
 en faict trescler tesmoignage, disant: que tout don  
 tresbon vient de lassus, et descend de ce bening pere  
 de lumiere, aupres duquel n'est aucune transmuta  
 tion. Et non seulement tout don agreable vient de  
 Dieu: mais sans sa faueur nous ne pouuons faire au  
 cun bien. Sans moy (dit le Saulueur en son Euangile)  
 vous ne pouuez faire aucune chose, qui me soit agrea  
 ble. Apres il nous conioinct avec soy par grace spe  
 ciale, nous faisant filz de Dieu, & heritiers ensem  
 ble avecques luy. Ceste est vrayement la tranquillité,  
 & parfait repos de l'esprit, quand recuilliz en nous  
 mesmes, nous mesprisons toute autre chose pour obeir  
 à ses diuins commandemens. Et ny ha point de doub  
 te, que là, ou ceste paix ne se voit, il est impossible  
 que

que iamais Dieu y habite, lequel est le souuerain bien & est de si grande excellence, que toute autre chose à sa comparaison semble qu'elle put horriblement, & soudainement se reduire en rien. Il n'est pourtant mal aisé à congnoistre ceulx, qui ne possèdent ladicte paix estans en leurs pensees tousiours inconstantz, aux actions domestiques tousiours variables & volubiles, & à bien faire douteux & paresseux, & tous à la fin sans vne determinee proposition de vie, se laissans occuper de la mort, premier, qu'ilz ayent esleu meilleure mode & meilleure forme de viure, aymans tousiours plus ce qu'ilz n'ont, que ce, qu'ilz possèdent. Et pour autant les qualitez de telz hommes sont quasi innumerables, combien que l'effect du vice soit seulement vn: cest assauoir de non congnoistre, et de n'aymer Dieu parfaitement: & de non scauoir, que tout ce, qui nous aduient, nous aduienne par ordonnance de sa diuine maiesté: & que quiconque s'efforce de changer les choses ordonnees par le treshault Dieu, il ouure contre la volonté diuine. Parquoy les malheureux n'ont iamais repos, et ne sentent iamais paix en leurs courages. Ilz sont comme la mer, quand elle est de diuers ventz, enflée: ilz sont submergez aux plaisirs mondains, enuolopez en leurs desirs charnelz, & continuellement

en suspend. Et quand les choses ne viennent à leur  
 volonté, ilz se troublent fierement avecques Dieu,  
 se repentans du passé, & demourans douteux de  
 l'aduenir: Et ne trouuans iamais l'issue d'un entrefi-  
 ché laberinthe, ilz ne scauent ne obeir, ne comman-  
 der à leurs cupiditez de sorte, que la vie, & le mon-  
 de, contre le cours naturel, leur viennent en haine.  
 Doncques pour eüiter si cruelle molestië nous nous  
 deurions retourner au vray donateur de tous biens,  
 & penser (comme ià est dict) que luy nous ayant  
 faitz si nobles, si desirantz, & si actifz, il nous  
 ha encores reserué lieu, & temps, ou aucune sollicitu-  
 de ne soit puissante à nous troubler, & ou toute cho-  
 se se voye tranquille & seraine. Doncques recom-  
 mandons nous de cueür à Dieu, et le prions, que, nous  
 ayant colloqué, & mys en ces tenebres, ou l'erreur  
 est infinie, & la lumiere trespetite (mais bien, pour  
 mieulx dire, ou il n'y ha aucune lumiere, sinon tant  
 quil luy plaist en allumer en noz cueurs) il nous dai-  
 gne conduire par le plus droict & expedient che-  
 min au vray port de salut.

Des principales passions, qui nous trou-  
 blent: & comme on deuroit fuyure la na-  
 ture pour guide de nostre vie.

CHAPITRE II.





**L** nous reste apres à considerer quel-  
les sont ces choses, qui plus nous trou-  
blent, & les ayans trouuees, y vou-  
lans bien mettre l'entendement, nous  
congnoistrans expressement qu'elles viennent toutes,  
ou de trop grād crainte, ou de trop demesuree amour.  
Pource qu'en ayant oultre mode les biens de for-  
tune, les honneurs du monde, les enfantz, & la vie,  
il est de necessité que nous nous troublions: & par  
ainsi craignans la mort, la poureté, le mespris, les ma-  
ladies, et l'infamie, sera pareillement force, que nous  
demeurions avec peu de tranquillité. Et pour autant  
fauldra trouuer les remedes de ces diuerses passions  
avec quelque particuliere raison, & illustre exem-  
ple, qui puisse paruenir iusques au sens, & en telle  
maniere ouurer, que s'ilz ne les peuuent arracher,  
aumoins qu'ilz les affoiblissent les faisans deuenir si  
petites, que aysement l'esprit leur puisse apres resi-  
ster. Commençons doncques à la priuation, les reme-  
des de laquelle sont conioinctz avec la trop grande  
amour, que nous portons aux choses mondaines: &  
prenons nostre commencement de la poureté tant  
crainte, & abhorrie de sorte, qu'en elle on estime  
estre la sommité de routes miseres, ce qui vient apres  
à estre matiere de douleurs & marrissementz in-  
sup

supportables. Ne voyons nous les hommes generale-  
ment ne tendre à autre, qu'à pourchasser richesses  
ores avec iniure de son prochain, ores trauersant les  
mers, & en mille modes gastant la vie non autre-  
ment que si en icelles consistast tout nostre vray bien,  
ou bien que nous fusions composez non d'ame &  
de corps, mais d'or & d'argent? En ceste trespuis-  
sante passion deuons considerer, que tout ce, qui n'est ne-  
cessaire à la nature, il soit fait seulement pour en  
rapporter vn leger usufruct. Et certainement si  
nous voulons regarder nostre mere Nature, & com-  
me seroit bien le deuoir, l'auoir pour guide de nos  
actions, nous trouuerons nos desirs & peu, & ay-  
sez: là ou regardant nos appetitz, nous les trouuons  
infiniz, et mal aysez à s'accomplir. Et pource l'hom-  
me Chrestien deuant passer par ce monde, & vou-  
lant le moins, qu'il pourra, se souiller en la boue des  
choses siennes, il ha seulement à en prendre autant,  
que la nature requiert, & non plus. Et si par cas ad-  
vient, que de Dieu par sa benignité il luy en soit con-  
cedé d'auantage, ayant tousiours l'œil au besoing  
de la nature, usera ce superflus, non comme sien,  
mais comme s'il l'auoit emprunté, & s'en seruir à  
l'honneur de Dieu, & en l'exaltation de son saint  
Euangile. Et qui ne sçait, que appetant la nature, la  
viande

viande seulement pour substantation, il ne luy chault guieres pour tel effect, si le pain est de fleur de farine, ou bien de grosse mistion? Mais bien (si nous ne nous voulons laisser decevoir par l'usage, ou de l'opinion) le pain de la maison nous semblera plus sauoureux, que celluy, qui sera procuré de dehors, pourueu que la faim y soit. Oultre que tous les meilleurs medecins confessent que icelluy est tousiours le plus sain pour n'estre de si grand substance, & pour non donner si copieux nourrissemēt au corps, auquel ha tousiours plus nuict le trop, que le peu. Qui nierā semblablement, que le vin ne soit de grandissime vertu, puis que le docte Asclepiades l'accompara à la puissance des Dieux? & Platon voulut qu'il fust vn sostenement de l'engin. Mais qui sera encores qui menyera, que estant vne fin du boyre, de se oster la foif, de digerer, & compartir la viande, que les mesmes choses ne se puissent faire tout bellement avec l'eau, pourueu qu'il ne soit hors du besoing, ou bien que nous ne beuions plus, qu'il ne conuient? en laquelle eau n'est point celle luxure, que l'Apostre escript estre contenue au vin. La pitance n'est iamais si bonne, que la faim ne la face meilleure: dōt on voit, que tous ceulx, qui habitent aux villages mangeantz tousiour viandes pures & naturelles, beuuantz eau,

ou peu

ou peu de vin, avec l'ayde de l'air, & du traual viuent plus sains, & plus longuement, que ceulx, qui habitent aux citez: de laquelle chose les medecins sur tous autres hommes en peuuent rendre pleine foy, tirans de relz hommes trespetit gaing, ou des citoyens ilz s'enrichissent, se resueillant en ces nouvelles & monstrueuses maladies non seulement creées de l'abondance, & de la varieté des viandes, mais aussi par icelles maintenues. Il est doncques meilleur viure selon la nature, puis qu'avec plus grande santé, & plus longuement on y vit, que se environner inutilement de tant de necessitez. O que grand pitié me vient au cueur, quand ie voy aucuns reputez sages, qui pour s'enrichir se submettent à tant de mesaises, & à tant de durs traualx. Les Payens certes veoyent mieulx, que nous, la richesse n'estre point vtile à nous faire meilleurs. Ce que congnoissant tresbien entre les autres Crates Thebain Philosophe Cinique, estant pres de la mort, deposa ses deniers es mains d'un banquier avec telle pache & loy, que si ses enfantz restoient idiotz, & mal propices pour la trafique, que fidelement il les leur rendit: Mais si d'auanture ilz deuenoient Philosophes, & quictassent les affaires, il les deust distribuer au peuple. Comme ainsi soit que l'auoir soit de besoing aux

I g n o

Ignorant, & aux Philosophes non seulement ne leur est de mestier, mais soit inutile. Archesilaus souloit accompagner la poureté à Itaque, patrie de Vlyses: laquelle, par le tesmoignage d'Homere, estoit toute aspre & montueuse: ce neantmoins bonne nourriture de tresuaillantz ieunes hommes, les instruisant & allaitant à la vie parque, vertueuse, & continente. Qui nyera semblablement, que le liect dur, & resistant au gysant, ne soit plus sain, que le mol, & qui consent delicatement? Certes aucun, qui sage soit, iamais ne me le nyera. Te ly, que Formion, ce vaillant Capitaine, ayra tellement les liectz durs, qu'il en nasquit vn tresfameux proverbe, de sorte que toutes les fois qu'on vouloit dire, qu'un liect estoit aspre, dur, & plus rude, que estamine neufue, on disoit: Il me semble le liect de Formion. Pythagoras semblablement enhortoit ses disciples à aymer les liectz, qui peu les allaitassent à dormir. Il est bien vray que les draps de lin sont moult doux, mais ilz sont d'un ceuvre quasi infinie. Parquoy ilz ne furent point accoustumez des Romains. Mais retournant à nostre premier propos, ie ne demande point, que par difforme façon de se vestir, ne desaccoustumees viandes aucun se esloingne tant de la coustume generale, qu'il puisse donner matiere à autruy de parler de luy par  
la cité,

la cité, & par la voisinance, & ainsi peu à peu il vienne à se troubler la gracieuse & amyable tranquillité. Je voudrois toutesfois, qu'en ayant des biens de fortune, nous en usissions parquement; & n'en ayant point, nous n'en prissions aucun soucy, sauf entant que la necessité nous presse, & que nous iugerons estre necessaire à la vie. Ce qui est si peu, qu'en se gouvernant chascun prudemment, & se travaillant en quelque honneste exercitation, l'ayde de Dieu ne nous peust faillir. Et pource, qu'on oste l'opinion, & qu'on laisse la mauuaise costume: & nous verrons, que peu de viande suffira pour nous nourrir: un petit lict sans pretieuses cortines nous bastera pour le repos: une petite maison nous deffendra des iniures du chault, et de la force du froid. Le bon Diogenes veit bien clerement cecy, n'estant illuminé d'autre lumiere, que de la naturelle, se eslisant telle vie, qu'il esleut: laquelle me semble à chascun assez cõgneue, puis qu'avec icelle il se fait, si non superieur, au moins esgal à la fortune. Vrayement son estat fut tresheureux: & toutesfois il n'eut non seulement ne deniers, ne possessions, ne prez, ne iardins, ne maison, mais encor ne voulut iamais que Alexandre luy en donnast. J'ay plusieursfois leu, que Alexandre un iour estant allé visiter Diogenes, comme pour grand

mer

merueille, il luy dict: me voicy pour suruenir à tes necessitez, puis que ie te voy necessiteux de maintes choses: auquel Diogenes respondit hardyment: & lequel de nous deux te semble plus necessiteux? on moy, qui ne me trouue auoir autre, que le manteau, & mon bissac, & ne desire de posseder d'auantage: ou toy, qui, non content de ton Royaume paternel, te offres à tant de perilz pour pouuoir plus ample-ment seigneurier: tellement, qu'il semble que tout le monde ne puisse satisfaire à ton infinie couuoitise. Certainement qui voudroit estimer l'estat de Diogenes malheureux, par semblable raison il estimeroit Dieu malheureux, veu qu'il n'vse d'aucune chose pour sa necessité, & n'ha de rien besoing. Le Cinique Philosophe auoit autresfois vn esclauue nommé Manes: lequel par mauuais exemple desuoüyé, & attiré de l'odeur des tauernes, sensuyt d'avec luy. Et que pensons nous que feroit en tel cas le bon Diogenes? ne croyez point quil se fust allé tourmèter apres, ou qu'il luy enuoyast messagiers pour le retenir, & qu'il s'en plaingnit à ses amys, & qu'il tourna toute Athenes sen dessus dessoubz. Mais bien ayant qui le conseilloit d'aller apres luy, luy demonstrant par certaines espies là, ou il s'en estoit fuy, il respondit: Trop layde chose seroit que Manes peust demourer

sans moy, & ie n'usse le courage de demourer sans luy. Il me semble par ce qu'en son cueur il dist ainsi: Que penses tu mauuaise fortune? que deliberes tu contre moy? penses tu possible pouuoir faire par ceste voye, que mon esprit tranquillé & reposé se reduise à inquietude? tu erres grandement, pensant par tel moyen d'auoir aucune iurisdiction sur mon chef: com me ainsi soit que Manes ne s'en soit point suy d'avec moy, mais se soit fait libre: ains ie me suis deliuré de luy, n'ayant plus la peine à le vestir, nourrir, & souffrir maintes siennes sottises. A ceste heure ie pourray beaucoup plus aysément, que ie ne faisois, & comme pelerin deschargé, monter la montaigne de vertu. En laquelle chose me semble que Diogenes se vainquit doublement soy mesmes.

Qu'on doibt preferer la poureté à la richesse, & que le desir des enfans est tres vain.

CHAP. III.



**I**E desirerois vrayement de bon cueur, que chascun se myt deuant les yeulx de l'entendement les deux extremittez de nostre vie: & on verroit en quelle poureté nous sommes nays, & en quelle semblablement il nous conuient mourir. Nous entrons nudz



nudz en ceste vie, & nudz nous en conuendra par  
 tir: et si encor mourrons plus riches, que nous ne nas-  
 quismes. Mais n'est ce vne singuliere follie, scauoir  
 certainement qu'à nostre naissance fusmes tres po-  
 ures, & estre apres assurez, de mourir sans empor-  
 ter avecques nous aucune chose, à nous tant tourmen-  
 ter pour la perte des richesses? Qui estimeroit iamais  
 sage celluy, qui allant de Milan à Rome on luy com-  
 mandast de ne porter aucune chose avec soy fors sa  
 personne, & que par chemin il eust quelquun, qui le  
 chassast hastiuement, & neantmoins trouuant par  
 chemin des boutiques pleines de celles choses, que  
 nous sotz faulxement appellons biens, & il s'en char-  
 geast pour arriuer à Rome plus las, & pour auoir  
 plus de peine à les porter, & plus de douleur à les  
 laisser? Or faisons vn peu comparaison du riche au  
 poure, ie ne dy comparaison de se vestir, de cheual-  
 cher, & habiter aux superbes palais: mais ie parle  
 de homme à homme: cherchons le dedens, & nous  
 verrons que le poure rit de meilleur cueur, mange  
 avec meilleur appetit, dort d'un plus reposé sommeil,  
 que ne faict le riche. Et pourquoy luy aduient cecy?  
 non pour autre chose, fors pource qu'il luy conuient  
 courir à Rome, c'est à dire à la mort, & est trop char-  
 gé. Qu'on ramente la mort au riche, & on le verra

incontinent se courroucer, se troubler, et dire: parlons  
 d'autre chose, & entendons à faire bonne chere sans  
 y penser. Ha nous miserables! que nous prouffite il  
 d'en fuyr la souenance: veu que non seulement tan-  
 dys que nous cheminons, mangeons, & ouurons, &  
 en plusieurs sortes nous trauaillons, mais encor ce pen-  
 dant que nous dormons sans iamais rien sentir, lon  
 court, voire & vole on à la mort. Le Soleil retourne  
 chascque matin d'ou il se partit avec la mesme forme,  
 & avec le mesme estre: les nuictz & iours se chan-  
 gent à leur tour, & tousiours demeurent d'une mes-  
 me essence: les campagnes d'an en an se reueſtent,  
 & s'adornent des mesmes fleurs, des mesmes her-  
 bes, & avec mesmes accidentz. Mais nous malheu-  
 reux, qui sommes trop plus que le vent fuyantz, nous  
 en allons à toute course, & de moment en moment  
 nous changeons iusques la mort, & le temps nous  
 consume tous. Deliberons doncques bien tost de  
 nous mesmes, & prenons soudain conseil de toutes  
 noz choses: mais gardons nous bien de ne le prendre  
 avec la generale opinion & folle creance du monde.  
 Conseillons nous avec la nature, par la loy de laquelle  
 vne moderee poureté nous deuroit estre en lieu de  
 grande richesse. Ayons en suffisamment pour non  
 souffrir grand soif, pour non sentir faim ennuyeuse,  
 pour

pour non supporter froid dommageable, ne chault  
 nuysant. Lesquelles choses si nous voulons obtenir,  
 nous n'aurons iamais occasion de demeurer aux por-  
 tes des Tyrants, de flatter les plus puissants, de tra-  
 uerser les Mers avec infinis perilz & des vndes  
 marines & des Courfaires rauissants. Il ne sera de  
 besoing suyure les exercites, courir (comme on ha  
 de coustume) les Postes en hazard de se rompre  
 mille fois le col. O vanité sur toutes autres vani-  
 tez, à ne faire iamais fin de traualier, estant à  
 chascun tres aysé à acquerir tout ce, que de la na-  
 ture est requis. Vrayement toutes noz fatigues &  
 trauaulx ne sont point de besoing, mais à superfluité,  
 de laquelle croissant tousiours le desir auenglé, il  
 faict que tousiours nous nous trouuons enueloppéz  
 aux mesmes necessitez. Je voudrois vu peu scauoir  
 des sages dont vient, que tousiours les riches meurent  
 plus ieunes, que les poures? Je croy fermement, que  
 tout cecy ne procede d'ailleurs, si non que ilz iouys-  
 sent tousiours, & le plus de ce, qui est superflus. Je  
 voudrois semblablement scauoir, pourquoy plus  
 grand abondance de Princes, que de subiectz, se meu-  
 rent de desplaisir, & de melancolie? Quant à moy,  
 tant plus subtilement ie m'adonne à chercher cecy,  
 & plus ie trouue tout ce aduenir par le trop grand

desir, qu'ilz ont de la superfluité. O combien se de-  
çoit quiconque estime telz hommes estre riches:  
Pource que s'ilz estoient riches, ilz n'auroient si  
grand soif des facultez, qu'ont leurs subiectz, &  
ne se contrarieroient l'un l'autre avec si grand rage.  
Mais pour s'estre vne fois donnez en proye à leurs  
desirs, ilz sont deuenuz, comme Midas, & comme  
vn nouveau Tantalus, mais bien sont faictz sembla-  
bles aux Hydropiques. Les miserables ont beaucoup  
d'eau au corps, & toutesfois ilz se meurent de soif.  
Faisons longuement abstenir les hydropiques de boi-  
re, & leur eau s'en ira ensemble avec la soif: lais-  
sons les choses mortelles, & caducques: abandonnons  
l'auoir, & lors se diminuera le desir d'en auoir.  
Qu'on regarde vn peu diligemment la compagnie  
des richesses, & de la poureté, & par leur moyen  
nous comprendrons facilement de quelle nature elles  
sont. Voulez vous bien congnoistre la condition  
d'un homme? regardez avec qui il conuerse familie-  
rement. Voulez vous scauoir qu'elles sont les mœurs  
d'une gentil femme? donnez vous garde à sa com-  
pagnie, & aux amyès, avec lesquelles elle s'apriuoie-  
se. Livia & Iulia estans vn iour allees veoir vn ieu  
public, les yeulx des regardants se tournerent soub-  
dain à elles seules, pour la grand dissimilitude, que  
leur

leur compaignie auoit. Liua vint accompagnee d'hommes graues & meurs : et Iulia apparut guidée de Iouuenceaux delicatz & luxurieux. Semblablement ie vous dy : y ha il aucun de vous , qui desire entendre, quel est vn Seigneur? qu'on voye ses seruiteurs. S'ilz sont mauuais, & le seruent longuement, il ne peut estre bon: veu que le vice & la vertu ne peuuent habiter ensemble. La Poureté ha pour ses compaignons le repos d'esprit, l'humilité, la plaisance, la charité, la misericorde : là ou la Richesse meine avecques soy le trauail, l'orgueil, l'aspreté, la haine, & la cruauté. Die moy à ceste heure, quiconque se sente l'esprit peu tranquille, quelle compaignie il vuol droit plus tost auoir pour se pacifier? Ie ne doute point, que la compaignie, que la Poureté meine avec soy, ne luy doibue assez, plus plaire, que celle de la Richesse. La desirant doncques nous avec si grans trauaulx, il nous conuiendra auoir celle laide bande, qui iamais, ou peu souuent, s'esloingne des richesses. Mais aucuns possible me diroient : nous les chasserons, & iouyrans seulement du fruit des richesses: Ausquelz brieffuement ie respondz : cecy ne se pouoir faire avec celle facilité, que lon pense. Pource qu'elles demeurent tousiours autour de la porte, & maulgré nous penetrent iusques aux plus secrettes

partz de la maison. Nostre cuy sine leur ouure lhuys  
 noz sommeilz, & noz pensees oysines & vaines  
 les recueillent : noz seruiteurs les appellent, & pre-  
 mier que nous en apperceuions, les introduisent en  
 noz courages. Mais ceste passion de s'enrichir n'est  
 pas seule, qui nous afflige: il y en ha plusieurs autres,  
 desquelles ie parleray en son lieu. Bion Boristenite  
 fut vne fois interrogué, qui estoit celluy le moins  
 tranquille de tous: & il respondit: celluy, qui desiroit  
 estre fortuné aux choses, specialement luy faillant  
 estre non seulement tourmenté du desir de les auoir,  
 mais encor de la crainte de les perdre, apres qu'il les  
 auroit eues. En verité maintes sont les passions, qui  
 par commun iugement nous font perdre la tranqui-  
 lité de l'esprit. Par laquelle chose ie pense vous donner  
 aucunes liqueurs non du tout inutiles à les guerir: ia  
 n'entreprendray ie la cure de toutes, me souuenant  
 assez de mon imperfection: Mais seulement iray me  
 decinant aucunes des plus ennuyenses à souffrir, &  
 plus grandes troublerses: entre lesquelles est le de-  
 sir d'auoir enfants, tresdoulx gaige de nostre vie.  
 O combien en congnoy ie, qui se reputeroient tresheu-  
 reux, si le desir de lignee ne les affligeoit tant aigre-  
 ment! Et toutes fois, s'ilz consideroient, qu'en ayant,  
 ilz peuuent deuenir infames & meschantz: moins  
 ilz

ilz se doubteroyent de la sterilité de leurs femmes. Possible qu'aucun me dira: ie les nourrirois si bien, que ie ne pourrois tirer d'eulx autre, que honneur, & contentement. Et qui s'assure de cecy? On liect aux histoires de la Bible, que Heli, grand Sacerdot, et plain de sainteté, eut ses enfants meschans sur tous autres, & de perdue esperance. Qu'on regarde Auguste Cesar, Empereur du monde, homme si prudent & moderé, & qui regit l'Empire avec si grande félicité, & tant sceut, & tant vesquit: et neantmoins il ne sceut, ne peut faire par son sens, & sa diligence que sa fille, et sa niepce ne le reduisissent à tel desplaisir, qu'il se fut tenu bienheureux si iamais il ne les eust congneues. Et toutes les fois qu'il les ouyoit rememorer, il estoit coustumier de dire vn vers de Home re, qui en nostre langue auoit telle substance: O vouldit Dieu que sans femme & sans enfants ie fusse esté! & en son testament ordonna, que ne l'une ne l'autre fussent colloquees en son sepulchre. Et pource rien ne fut iamais plus vray, que ce, que prouerbale ment se dict, cest, qu'à chascun peult aduenir ce, qu'on voit estre adueni à vn autre. Et qui doute que plus griesue ne soit la douleur de les perdre, q̄ de les auoir? Et toutes fois nous sommes seurs de les perdre en mille sortes. Parquoy à bon droict ie m'esmerueille de

Q. Hortence, qui seulement pour le desir d'enfans  
 n'ent honte de requerir peu courtoisement Caton,  
 qu'il luy donnast Portia sa fille à Bibule ià esponsee,  
 & qu'il print Martia sa propre femme pour elle: ie  
 croy fermement, que s'il eust eu deuant les yeulx les  
 extremes marrissementz, que pour le respect d'eulx  
 on sent, il ne fut iamais tombé en tel appetit. Las qu'à  
 la fois viennent les temps de cherté, qui nous condui-  
 sent à la fin à durs passages, les voyant deuant noz  
 yeulx cheoir de faim: Temps de peste viennent aussi,  
 & de guerre, & mutineries ciuiles, ausquelles ilz  
 s'en retournent le plus souuent à la maison souillez  
 de leur sang, & de celluy d'autruy. Aymons donc-  
 ques les enfans, quand nous en auons: & n'en ayant  
 point, demandons les à Dieu en ceste condition, si tel  
 le est sa voullenté, se remettant tousiours du tout en  
 l'arbitre de sa Maiesté, pour apres iouir de celle tant  
 aymable tranquillité. Et s'il aduient, que nayz ilz  
 meurent, ne nous en desesperons de sorte, que lon pe-  
 che contre Dieu, & que le monde se scandalise, don-  
 nant sousspeçon de nous, qu'on ne croit point la resur-  
 rection des corps. I'en voy toutesfois pour la mort de  
 leurs enfans pleurer desordonnément, se peler la bar-  
 be, desirer les cheueulx, & sans pitié se battre la poi-  
 trine. O combien telles plaintes desplaisent au sei-  
 gneur



gneur Dieu. ô comme elles disconuiennent non seulement aux hommes Chrestiens, mais encor aux payens. Il me souuiet d'auoir leu, qu'estant à Herode sophiste morte vne sienne fille nommee Panatenayde, les Athemiens s'estre efforcez de luy mitiguer sa douleur, luy donnant, contre la coustume du pais, sepulture dens la cité: auquel non guieres apres succedant la mort de Elpinice sa moindre fille, & se lamentant ne plus, ne moins, se iettant par terre, & criant sans garder lhonesteté, qui luy cōuenoit, Sextus Philosophe suruint, & apres plusieurs parolles luy dit, qu'il ne pourroit faire plus agreable present à sa fille morte, que de essuyer ces vaines larmes, ou au moins pleurer modérément. Si doncques sembloit aux Payens chose mal conuenante de plourer les enfans trespassez: combien moins conuenant deuroit estre à nous Chrestiens avec la ferme esperance de la resurrection? specialement nous efforçant S. Pol à ne nous en contrister: & nous admonnestant l'ecclésiastique tant amyablement à ne nous en douloir.

De la souffrance des iniures, & de refrener

lire.

CHAP. IIII.

**Q**uelcun me pourroit aysément dire: ie me passerois legierement des facultez. & des enfans, & ne m'en donnois paix malaisément: Mais  
ie n'ay

Je n'ay aucunement le couraige de pouoir souffrir les iniures. Pource que toutes les fois, que ie me voy outrager, soudain ie me sens troubler toute ma tranquillité, & me sens tant occuper d'une fascherie insupportable. Et ie te dy, que si tu n'as le courage à souffrir les iniures, qui te sont faictes, que tu regardes celles, que tu fais à nostre Seigneur: Et toutes fois il te comporte patiemment, te pouuant en vn guing d'œil conuertir en menue pouldre. Ce que neantmoins non seulement il ne faict, mais dauantage il te ayde avec la plaisante clarté de Soleil, & l'agreable lumiere de la Lune, avec la vertu des elementz, avec les saoureux fruietz de la terre, & avec mille autres instrumentz de son infinie prouidence. Le bon Chrestien doncques doibt tascher de ressembler au grand Dieu, & penser que l'iniure ne luy peult guieres penetrer auant, n'estant l'iniure autre chose, qu'une patience de quelque dur mal, lequel ne peult tomber en vn bon Chrestien, à qui toute chose est nulle, fors seulement la grace & la disgrace du Seigneur Dieu. Et pourtant le dommage de l'honneur & du corps ne luy vient point en consideration, comme chose d'un moment, ayant mys tout son bien en Dieu, & demeurant seulement content de Dieu, et pour l'amour de luy reputant la mort estre la vie, & le dommage

un tresutil gaing. Doncques pourquoy ne nous ar-  
 mons nous de patience pour amour de luy contre tous  
 cas sinistres, qui nous peuuent aduenir? specialement  
 nous demonstrent par son infinie patience, & par sa  
 longue souffrance des iniures, que nous ne devons esti-  
 mer, ny faire compte des villainies, que les indi-  
 scretz & mal courtoys nous font tous les iours? Le  
 deuot Chrestien se mette deuant les yeulx le tres-  
 doux espoux de noz ames IESV CHRIST cruci-  
 fié: qu'il le contemple bien, & le considere particu-  
 lierement: & certainement il le verra nud pour le  
 vestir, prisonnier et lié pour le deslier des lacs Dia-  
 boliques, faict sacrifice pour le purifier de toute ma-  
 cule interieure: il verra, qu'il s'est laissé ouurir la poi-  
 trine pour luy clorre l'Enfer: il verra les mains, qui  
 premierement en si bel ordre feirent le Monde, &  
 puis au monde formerent l'Homme, pour l'amour de  
 luy estre de trespoingnantz clouds percees: le chef  
 couronné de tresagues espines, pour apres le coronner  
 de la gloire celeste. Considerons un peu intente-  
 ment (ingratz que nous sommes) que nostre ioye nous  
 vient de sa douleur, nostre santé naist de son infirmi-  
 té, & de sa mort deriue nostre vie: & nous rou-  
 girons de honte à ne vouloir supporter vne minime  
 parollette pour son amour: & auons la hardiesse  
 d'offen

d'offencer nostre prochain, pour lequel il s'est laissé si durement desirer. Certes que seulement ce seul respect nous deuroit faire cheoir l'ire, & abatre le desdaing en sa plus grande fureur. Efforçons nous doncques d'estre non seulement amyables & obeissantz à luy, mais iusques à la plus villaine personne pour le respect de son infinie bonté. T'aschons à vaincre & estaindre l'orgueil du courage, puis que nous voyons ceulx, qui ne congneurent onc Iesuchrist, seulement guidez de naturelle prudence l'auoir sceu si bien faire. Il n'est aucun de nous, qui soit plus grand, que Cesar, ne de hardiesse, ne de conseil, ne de prudence, ne d'empire: & neantmoins regardons ce, què de luy escriuit Catulle, & quelz vilains vers il en composa: & toutesfois gouuerné de sa magnanimité non seulement ne se vengea de si infames vers, mais n'en fit vn moindre signe. Qui fut plus graue, & mieulx morigené, que Caton? il luy fut pourtant, en deffendant vne cause, non seulement desiré sa togue, mais encor craché au visage par Lentulus: & iamais ne monstra d'en faire estime, ains le conuertit en gaudisserie, disant, qui tesmoingneroit tousiours contre qui affermeroit qu'il fust sans bouche. Il me souuient auoir leu d'vn ieune homme, lequel ayant pour quelque temps ouy Zenon, estimé en ce temps là vn tres-

bon

bon Philosophe, & estant apres par son pere rappelle en sa maison, & interrogué par luy, quel fruit il auoit fait aux études de la philosophie, il respondit, mon pere ie le te monstreray: & ne disant toutesfois n'y monstrant aucun signe le pere se pensa incontinent, que la despence, qu'il auoit faite pour le faire deuenir vaillant homme, estoit du tout perdue: & sans faire longue attente commença à le battre cruellement: le filz supporta l'ire du pere avec incredible patience: & apres estant requis de donner quelque goust du profit, qu'il auoit fait, il luy respondit, ceulx cy sont les fruits, que ie rapporte de la Philosophie, quand ie scay supporter si volentiers ton ire, & les battures, que d'icelle me viennent. Or si la superbe Philosophie nous peult demonstrer si belle discipline, & nous armer d'une si parfaite patience, combien plus grãde confusion deuroit estre la nostre, estantz nous si longuement nourriz en la sainte Euangile, & ayans pour nostre exemple le Saulueur en toute chose essayé pour l'amour de nous? Bion disoit estre trop grand mal ne pouoir souffrir le mal. Il me souuient auoir leu, que Anacarsis estant en vn festin battu d'un ieune insolent, n'en fait autre vengeance, fors qu'il luy dit: si toy ieune ne supportes à present le vin, s'il aduient iamais que

tu enuiellisses, il te conuiendra mauigré toy supporter l'eau. Vrayement sa modestie fut grande d'attribuer au vin l'iniure du Iouneceau, spécialement luy ramenteuant, que quiconque le boit intemperamment, mesinement en celluy eage, à laquelle l'eau conuiendroit mieulx, qu'à telles gentz vieulx, souuentes fois estant paruenue en vieillesse sera contrainct en lieu de vin à boire d'eau. Or si vn barbare de Scyie eut telle patience seulement informé des commandemens Philosophiques, assez plus en deurions auoir nous, ausquelz ha esté proposee la croix, le traual, et l'angoisse pour guide de nous conduire à l'eternel salut. Te conseillerois volentiers à chascun, que quand il seroit assailly de l'ire, il se souuint du conseil, que iadis Antenodore donna à Auguste, luy disant, que soudain que l'ire commenceroit à le traualier, il ne fait premierement, ne dit chose aucune, iusques à ce, qu'il eust prononcé toutes les xxxiiij. lettres de l'Alphabet. Dictes moy par courtoisie vous, qui estes si prompx à vous courroucer, et pour le moindre festu, qui s'attrauerse à voz piedz, vous mauldictes le Ciel, blasphemés le iour de vostre naissance, & si le monde estoit de voirre, le ietteriez contre le mur: dictes moy (ie vous prie) si vn fol, ou vn enfant, ou bien vn yuongne vous hurtoit, vous foullast, ou  
 poult

poullast en la boue, & vous feist cheoir, voudriez vous aller prendre l'espee en main, & combattre contre luy? Je ne le croy point, si non que vous fussiez semblable à luy: & cecy ne procederoit pourtant d'autre occasion, fors qu'en vous mesmes vous diriez, l'enfant faict, & dict sans scauoir, qu'il faict, ou qu'il dict: & aux folz la raison est par la fureur occupee, & à l'yurongne la raison est noyee du vin. Et quelle autre chose y ha il en l'homme inique, mauuais, & oultrageux, fors qu'il est priué de raison, enyuré de colere, & oppressé de la fureur? Et que ferions nous contre le fol, qui criant nous menaceast? Nous chercherions vrayement de nous eslongner de luy, & ne nous mouuerions point en nostre courage. Faisons doncques ainsi avec ces autres hommes iniurieux: prions Dieu, qu'il leur remette le sens en la teste: aydons les de tout nostre pouoir: faisons en mode d'un bon medecin, auquel pour mal, que le phrenetique luy face, ou die tant qu'il peut, neantmoins il ne laisse de le suruenir de tout ce, qui luy faict mestier, & ne s'arreste point de le chastier, pourueu qu'il pense de luy pouoir ayder. O combien de fois nous laissons nous follement vaincre de la colere, & premier qu'entendions la verité, ne nous donnant garde que se courroucer ou par iniure, ou pour autre dommage, qu'on reçoie, soit autant que

c

d'entrer

d'entrer en fureur : estant par les sages diffiny l'ire n'estre autre chose, qu'une briefue fureur, bien qu'apres par nostre mauuaise custume, & par nostre impatience nous la faisons deuenir trop longue fureur. Et pourtant pleut de dire à Ennius, noble poëte, que l'ire fust un commencement de folie. A moy, certes, il me semble qu'elle soit non seulement principe de folie, mais souuentefois la fin de nostre vie. Vrayement c'est une affection digne, qu'on y mette tout estude pour l'extirper, puis qu'elle n'offence seulement autruy, ains nuyt grifusement à nous mesmes. Chassons doncques de nous ceste perturbatrice de tranquillité, par laquelle on ne peult faire chose, qui mesurément soit faicte. Architas Tarentin, & Platon congneurent bien ses malings effectz, puis qu'ilz craingnirent tant de trespasser la iuste mode de chastier leurs subiectz desfaillantz. J'ay plusieurs fois veu aucuns Seigneurs se courroucer fierement contre leurs seruiteurs pour auoir rompu un voirre, & se controubler comme si ce voirre fust esté eternal, ou que leurs ministres ne fussent hommes: mais ie croy certes, que, s'ilz fussent en leurs place, ilz en eussent rompu à centaines. Certes qu'il seroit meilleur à se souuenir combien plus grandes erreurs nous faisons tout le iour, bien que de nature nous soyons tant superbes & orgueilleux, que iamais ne nous semble



commettre faulte. O sotz, ô oultrecedez, que nous sommes, considerons vn peu par menue diligence nos actions : & sans doubte nous trouuerons d'auoir, que non seulement vn voirre, chose si fragile, mais souuent nous trouuerons auoir rompu l'amytie entre nos plus estroictz parentz, nous entremeslans presumptueusement des choses, que ne deuons : & auoir aussi rompu par nostre venimeuse langue : & peruersé volenté l'union, qui est coustumiere d'estre entre le mary & la femme tant purement conseruee : nous trouuerons auoir souuentesfois mys nostre prochain en male grace du Prince, contre l'ordre toutesfois de la sainte charité. Prouuons vn peu trois ou quatre iours à mettre de nous mesmes la table, & faire autres telz seruices : & nous verrons combien grand peine c'est de nous seruir nous mesmes, & non seulement autruy. Soyons doncques plus lentz à nous courroucer, & ayons d'autruy celle pitié, que nous voudrions qu'on eust de nous : & pour estonner les seruiteurs, ne nous donnons iamais à entendre, qu'ilz ont à faire mieulx. Pource qu'à la verité ilz feront tousiours pis: inuitons les aux droictes, & promptes operations par amour, que merittamment ilz nous portent, & non par espouantement chose tyranne plus tost, que chrestienne.

Comme on doit moult penser, & semblablement mespriser la mort. CAP. V.



**L** ne me semble point encor hors de propos pour paruenir à nostre desir, que la mort avec tresintentiue pensee souuentefois soit consideree : & toutesfois qu'on n'aye iamais aucune crainte d'elle. Ce seroit vrayement vn tresopportun remede de noz trauaulx, & seroit tresutile medecine à noz profondes playes. Recordons nous (dict le scripture sainte) des choses dernieres & de nostre derniere fin, & on ne pechera eternellement. Je ne scay vrayement pourquoy la mort nous doibue rendre l'esprit si peu tranquile, estant nous si certains d'auoir à mourir, & non seulement en estant certains, mais encores peuseurs, que de moment en momēt ne nous aduiēne tousiours tresincertains de la mode : Comme ainsi soit que l'un meurt de paralysie, l'autre de fer, infiniz demeurent consumez du feu, plusieurs languissent de peste, & tant on en voye estainctz de faim : à aucuns sort l'ame pour vn seul grain de raisin, ainsi comme aduint à Anacreon poete, & à aucuns par vn menu poil de chieure. Maintz illustres hommes deffailent aussi par venin: entre lesquelz fut Alexandre, Hannibal, Philopomenes, Mytridates, Claudius, Teramenes, &

Socra

Socrates. Que diray ie du pere de Cesar Dictateur? lequel vn matin se chaulsant dedens Pise, mourut soubdainement sans en pouoir iamais entendre l'occasion. Mais sur tout me semble chose notable celle, qui se dict d'un certain Marc representateur de Comedies, lequel, ayant rapporté grand honneur d'une Comedie par luy recitee avec grand plaisir de tout le peuple Romain, & donnant à soupper à ses compagnons avec la masque mise deuant soy, avec laquelle il auoit recité, il demanda qu'on luy apportast quelque viande chaulde, & regardant sa masque avec incredible plaisir en son courage, se leua la coronne de la teste, signe de l'honneur receu, & la mettant de merueilleuse affection sur ladicte masque, sans qu'aucun s'en aperceut mourut. Celluy, qui estoit aupres de luy, l'admonnestoit que la viande se refroidissoit: mais luy n'y estant plus, feit signe qu'en vain on l'admonnestoit. Je ne scay doncques pourquoy nous nous marrissons tant de la mort: veu que ceste soit la loy, & la condition, soubz laquelle nous naissons. A ceste nous cheminons, voire iour & nuict sans iamais se arrester nous courons: & toutesfois tant plus nous approchons d'elle, & tant plus (sotz que nous sommes) nous nous promettons longue vie. Je ne sceuz iamais pour bien chercher la raison dont naist, que ceste nostre vie est tant calamiteuse

Et pleine de perturbations: et toutesfois nul ne se voit  
 si vieulx, que meü d'une vaine esperance il ne desire  
 que la vie luy soit prolongee. Pourquoy doncques l'ay-  
 mons nous tant? Et pourquoy craingnons nous tant de  
 mourir, estant animaux raisonnables, Et mortelz?  
 Certes qu'en la mort n'y ha aucun mal: Et si toutes-  
 fois il y en auoit, la peur de la mort ne l'en osteroit  
 point, mais bien plus tost le rendroit plus grand, Et  
 plus aigre. O combien de choses se trouuent plus gran-  
 des de nom, Et d'opinion, que d'effect! Maintes choses  
 de loing nous donnerent autresfois espouantement, qui  
 apres approchees nous donnerent matiere de rire.  
 Mais pourquoy croyons nous si follement ceulx, qui  
 parlent d'une chose, qu'ilz n'ont iamais esprouuee, Et  
 n'en peuent rien scauoir, que par esprouuee? Y ha il  
 possible aucun de ces diffamateurs de la mort, qui puis-  
 se dire pour certain, que le mourir soit mauuaise chose?  
 N'est ce une crainte sur toute autre vaine, quand l'e-  
 sprit craint la mort, estant luy de sa nature immortel?  
 Mais on me pourroit dire, qu'il ne craint point pour  
 soy, mais pour le corps, qui n'est pas comme luy immor-  
 tel. Ausquelz ie dy, me sembler une chose folle, Et  
 (pour ainsi dire) cruelle pitié, à prendre grand soucy  
 de son ennemy. Bien folle est vrayment celle amour,  
 qui se deult qu'on luy aye rompu la prison, desliees les  
 chaines,

chaines, & gastez les ceptz. A craindre la mort donne tres certain signe d'auoir colloqué toute nostre felicité au corps, duquel n'y ha aucune doubte que bien tost bien tost il n'en doibt rien demeurer. Iadis aucuns sages hommes n'eurent telle opinion, lesquelz, ainsi que tesmoignent aucuns auteurs prisez, furent si desireux de la mort, que, croyans que l'ame fust de nature de feu, se ietterent pour luy donner soulas dens les bras ardentés, & reputerent tresdoulce chose à finir leurs iours en telle maniere: & tant plus affectueusement ilz se mouuoient à cecy, voyant par telle voye les vers affamez estre trompez, & les corps ne pourrir si miserablement. Certes que, si la mort nous espouuante, ce n'est, comme dict S. Ambroise au liure intitulé du bien de la mort, par son effect, mais par nostre infirmité, qui mesure toute chose par les corporelles delectations. Je me sens toutesfois grandement confondre, quand ie voy maintes personnes moins experimētees, que moy, auoir moindre peur de mourir: & souuent aduenir, que maintz gros, et Idiotz ne la craignent point, là ou les scauantz seulement de l'ouyr nommer tremblent comme feuilles du vent esmeues. Me souuient d'auoir leu, qu'vn marinier de Lippari deuisant avec vn gentilhomme Romain, qui estoit tenu vnne arche de science, luy racompta cōme son ayeul,

Et bisayeul, et son pere auoient estez noyez en mer: auquel le gentilhomme s'esmerueillant moult dit, comment oses tu doncques idamaiz entrer en mer? Le marinier se soubriant luy respōdit (mais il ne luy respondit point marinierement) dictes moy ie vous prie, comme mourut vostre pere? ne mourut il au liēt, Et vostre ayeul Et bisayeul aussi? Et toutesfois vous ne craignez à y entrer trop plus souuent, que ie n'entre en mer. Le pouoit il plus honnestement reprendre de sa crainte inutile? Or combien que nous ayons trois belles modes à nous consoler à la mort, Et par l'ineuitable necessité, Et pour l'amour de la vie eternelle, Et encores pource que par son moyen se fuyent les miseres humaines: il me semble pourtant, oultre cecy, vn signe d'vn immoderé orgueil à refuser l'empire de ceste loy vniuerselle, ne l'ayant refusee IES V CHRIST auteur de la vie Et de la mort, Et y voyant estre submys tant de scauants Et illustres personnes. Nous deurions pour certain auoir honte, de faire vn moindre signe qu'on desire quelque don particulier, pour refuser la commune et vniuerselle condition. S'il est escript aux plus saintes escriptures, que Dieu n'ha pardonné à son propre Filz, comme ne nous asseurons nous en noz courages à recevoir la mort, comme don singulier donné à nous par la main de nostre Seigneur? Les

Egyp

Egyptiens creurent autresfois la memoire de la mort  
 estre de grand force : & pource aux festins des ri-  
 ches vn homme alloit autour des tables avec vn boys  
 ingenieusement formé en semblance de corps mort,  
 & disoit ces parolles : ô vous , qui si sauoureusement  
 mangez , mirez vous en ceste ymage , pource que telz  
 vous deuiendrez encores : & ainsi se souuenant de  
 leur mortelle condition, iouysoient plus temperément  
 des plaisirs mondains. ô combien me semble chose folle  
 à craindre ce, que par nul art, ny engin ne se peult eui-  
 ter! Toutes les fois qu'un nostre parent, amy, ou filz  
 se meurt, & que nous nous en douions, nous le faisons  
 ou pour son amour, ou pour son respect. De se douloir  
 pour luy, cest vne expresse folie, puis que luy ne s'en  
 deult point : pour nous semblablement est chose trop  
 vaine, nous conuenant en effect mourir, ainsi comme  
 à luy ha ià fallu. Mais puis que nous pleurons pour au-  
 truy, pourquoy ne pleurons nous pour nous mesmes?  
 ayant (comme i'ay dit) en effect à mourir, estant im-  
 possible que quiconque naist ne meure. Ce monde n'est  
 point certes autre chose, qu'un logis, & par nous doit  
 estre usé, comme pour hebergement, & non pour con-  
 tinuelle habitation. Vrayement que toute nostre vie  
 ne deuroit estre, qu'une non iamais abandonnee &  
 feruente memoire de la mort, laquelle de tout son po-

uoir nous retirast des plaisirs charnelz, Et ne deuriôs  
 iamais faire autre, qu' appeller l'esprit à se contempler  
 soy mesmes, à estre avecques soy, & penser de soy.  
 Ce qui n'est autre, que d'apprendre à mourir. Accou-  
 stumons nous doncques viuans en terre à vne vie  
 toute celeste pour voler plus expediement aux bras  
 du Pere eternel. O heureux, & desiré iour, auquel  
 mourans irons trouuer la compaignie des ames bien-  
 heureuses: verrons nostre Redempteur à la dextre de  
 son pere, & iouirons de Dieu en nous, & de nous en  
 Dieu. Vne semblable persuasion poingnit iadis l'apo-  
 stre, quand il dit desirer d'estre deslié des lacs corpo-  
 relz, & d'estre avec IESV CHRIST: laquelle  
 volenté deuroit estre en chascun bon Chrestien, puis  
 qu'en mourant on ne laisse les biens, mais seulement on  
 fuit les maulx, & met on fin à noz calamitez. Iadis  
 Agesilaus fut enquis, par quelle voye l'homme se po-  
 uoit faire glorieux en la presence du monde, & il dit:  
 qu'on paruiendroit à grand gloire mesprisant la vie,  
 & ne craignant iamais la mort. O combien de hon-  
 noraables saictz se orroient racompter de tous costez,  
 si ceste vile crainte de la mort ne nous occupoit si fie-  
 rement noz courages, & ne les tenoit empeschez!  
 Iouissons toutesfois ioyusement, tandis que nous vi-  
 uons, de ce que la diuine bonté liberalement nous con-  
 cede,



cede, ayans ferme creance qu'un iour nous iouyrans  
à plain de celles infinies & non perissantes richesses,  
que IESVCHRIST par son precieux sang nous  
ha gaignees, lequel soit avec le Sainct Esprit benist,  
& sempiternellement loué.

Comme se doit dompter la gueule, & la lu-  
xure, à fin que la tranquillité ne soit em-  
peschee.

CHAP. VI.



**L** me semble d'auoir iusqu'à ceste heu-  
re assez suffisamment monstré la mo-  
de de faire l'esprit appaisé, s'il aduenoit  
qu'il fust des susdictes passions contur-  
bé. Ores me reste à pourueoir, qu'aucunes autres ma-  
lignes affections ne le trauaillent. Et pource que les  
courtz des grandz Princes me semble sur les autres  
pleines d'hommes trop curieux au service de la gueu-  
le: i'ay pensé d'y remedier au mieulx, que i'ay peu, à  
fin qu'ilz ne laissent à paruenir à la desirée paix.  
Vrayement la gueule nous donne grand empesche-  
ment: & en ay congneu aucuns, qui iour & nuict ne  
pensoient, qu'à mangeailles, & imaginer viandes sa-  
uoureuses, & excitatrices du goust endormy, compo-  
ser saueurs, former gracieux saulpiquetz, inuêter nou-  
uelles faulses, & eslire en grand sollicitude les œufz  
affermand les longs estre de plus agreable saueur.

Nous

Nous essayerons doncques à donner forme à ceulx cy,  
 & mode de mitiguer ceste affection, de laquelle en  
 est sorty autresfois tant de maulx. O bienheureux toy,  
 pere Adam, & bien fortunee Eue, si tu ne te fusses  
 lailsee surmonter d'une telle tentation. Vrayement il  
 n'y ha chose au monde plus folle à contempler, que de  
 veoir qu'une chose si vile nous engendre si grand so-  
 litude, & en toute qualité de temps nous baille si  
 grand peine. Il me semble vrayement vn esbahisse-  
 ment à penser, comme l'entendement humain créé seu-  
 lement pour la contemplation des choses celestes, se  
 soit tant abaissé, auily et pour imaginer rhets, hains,  
 glus, laqz, et pour enseigneur obeissance aux oyseaux  
 ravisantz & tout ce non pour autre, que pour satis-  
 faire à la gueule, laquelle se veoit apres souventesfois  
 si lasse, qu'elle ne peult recevoir, ny soubstenir la super-  
 flue pesanteur. Et quelle vtilité tyre on, ou quel hon-  
 neur se rapportast iamais pour enfler le ventre, &  
 pescher l'appetit par ingenieux artifices? ô quelle ex-  
 treme folie, pour l'amour de gueule troubler l'aymee  
 paix aux fleuves, cherchant les plus precieux poissons,  
 qui dedens y logent: traouiller les forestz, & rompre  
 la reuerente silence d'icelles pour esclancer, & tour-  
 ner en fuite les craintifz Lieures, Connilz, fecondz,  
 Cerfz fuyantz, et Cheureux legiers. Et cecy ne suffit  
 tant,

tant, qu'on ne trouble encor l'air avec le vol des coura-  
 geux Espreniers, & gloutz Faulcons, & deuorantz  
 Aultours. O gueule mauuaise, puis que tu as esté puis-  
 sante à faire que les Princes, Prebstres, & vaillantz  
 capitaines, lesquelz deuoient estre sages recteurs des  
 citez, maistres de bonnes mœurs, & fidele scorte des  
 puissantz exercites, sont deuenuz faulconniers &  
 chasseurs: attribuans apres à la noblesse celà, que plus  
 vrayment se deuroit attribuer à leur gourmandise.  
 Mais comment se pourra vaincre, ou au moins dom-  
 pter si male peste? Certes que (selon mon foible aduis)  
 il n'y ha meilleure mode pour la surmonter, que de ve-  
 nir à vn genereux mespris, & à vne sage estimation  
 de la chose mesme: et ainsi sans doubte ou repentinam  
 mēt, ou peu à peu on l'eslongneroit. Resueille soy l'hom-  
 me Chrestien: lyeue soy tout noble & hault esprit,  
 & die en soy mesmes: Pourquoi doibs ie tant travail-  
 ler en chose, qui me soit superflue, & nuysante? l'apo-  
 stre de Tarse ne dict il point que la viande est deputee  
 au ventre, & le ventre à la viande, & que le Sei-  
 gneur destruira l'un & l'autre? Ne dict point le mes-  
 me Apostre en vn autre lieu de ses diuines epistres,  
 que la viande ne nous faict agreables à Dieu? Le pen-  
 sement de la fin ha tousiours assez prouffité en toutes  
 choses, mais sur tout se trouue d'auoir merueilleuse-  
 ment

ment ayd  en cest effect. Je ne puis penser vrayment, comme nous sommes sages à mettre tant de cure, & se donner tant de peine à engresser les corps, qui ont si tost à devenir viande de vers laidz & affamez. Cestuy fut ce vice (pour non philosopher plus haultement) qui iadis induist Adam à vne misere infinie, dont apres toute la posterité en est demeuree dolente. Cestuy fut ce vice, qui induist Esau à vendre sa primogeniture: finalement ce fut ce vice, qui nous rend si infames. Et possible sera il que iamais en nous filz d'adam il n'excite quelque petit rays de vertu: & qu'il ne nous esmeuve à tel desdaing, qu'apres sans faulte ceste laide passion demeure si non du tout estainte, aumoins affoiblie? La gueule aussi, par le iugement des sages, ha engendré la luxure, & d'un mesme enfantement la negligence, dont apres l'esprit est retardé de son office, & retiré de ses accoustumees speculations: oultre ce que les corps se font mal sains, paresseux, & sommeilleux. Or apres la gueule il me semble en verité, que la luxure soit vne de celles choses, qui empeschent plus la vraye tranquillité. Trenchons luy doncques la teste: ou bien faisons luy quelque vtile rampart. Mais quelle deffence ferons nous   si enragee qualité? qui nous induict   blecer tant d'hommes, qui si souuent nous faict perdre le sommeil, & la viande, deshonno-  
rant

rant les honnestes familles, & qui plus nous deuroit  
 affliger, offensant par elle l'habitation du Sainct  
 Esprit. Cest vrayment vne chatouilleuse tyrannie,  
 qui nous plie, & desuoie du droict sentier de la  
 vertu: elle nous embrasse pour nous estrangler com-  
 me ont coustume de faire les larrons, qui nous es-  
 traingnent pour nous occire. Fuyons la doncques avec  
 celle viftesse, que lon fuit les mesmes larrons. Vien-  
 ne en nostre memoire ce, que en Tite Linc Scipion  
 Aphricain dit iadis à Massinissa: pensons aussi  
 combien ses delectations sont briefues & fuyantes,  
 & quel est l'abhorrissement de l'acte Venerien. Et  
 si l'appetit concupiscible nous donne aucune molestie,  
 que lon se souuienne des trespenetrantes espines, qui  
 trespercerent la tresprecieuse chair de Iesuchrist:  
 vienne à memoire le dict de l'Apostre, que tout peché  
 qui se faict, est hors du corps, & qui seulement peche  
 de luxure, peche en son propre corps. Il me souuiant d'a-  
 uoir leu aux oeures de S. Gregoire d'aucuns sainctz  
 Euesques, ausquelz ayant esté la langue ostee par au-  
 cuns infideles, ilz ne laisserent pour celà de publier  
 par miraculeuse faconde la parole de Dieu: & cestre  
 apres aduenu, que vn d'iceulx esmeu par Sathan se  
 mesla avec vne putain, & soudain perdit le merueil-  
 leux don, comme si le S. Esprit se desdaingnast de ha-  
 biter

biter en vn logis contaminé. Mais lon me pourroit dire icy, qu'il est aysé à en parler, ou en escrire: mais mal aisé à faire spécialement à ceulx, qui par leur complexion y sont inclinez. Et qu'il soit vray, iadis vn S. homme escriuit, que la bataille en estoit continuelle, & rare la victoire, & ne pouoit iamais estre vaincue en combatant, mais bien plus tost en fuyant, & euitant les occasions: à laquelle chose regardant S. Cyprian, separa les habitacions des Diacres de celles des Vierges. Et à la verité les hommes prudenz & amys de chasteté ont tousiours usé de diuers moyens pour non estre surmontez en si euitable luicte: bien qu'entre plusieurs cestuy en premier me semble dont on ha plus usé, c'est de se tenir loing, & fuyr les priuaultez. Mais ie parleray seulement des Payens, à fin que les Chrestiens soient plus confonduz toutes les fois que par negligence ilz se trouueront en telle ordure enuolopez. Antioque III. estant en Ephese veit parauanture vne des Vierges, qui seruoient au temple de Diane, et luy plaisant oultrément commença, comme sage, à craindre que la force d'amour ne le constraignit à faire chose, qui ne fust licite: Et pource feit incontinent mettre la selle aux cheuaulx & de là à bride abatue s'en partit macerant tousiours son corps en continuelles fatigues. Semblable crainte retira aussi  
 plusieurs

plusieursfois Cyrrus & la feit fuyr de la belle & gracieuse presence de Panthee, de sorte, qu'un iour Araspe luy disant, que vrayment elle estoit digne de l'accollement dun tel Roy, Cyrrus respondit : & pource meritamment la doibs ie fuyr : comme ainsi soit, qu'il pourroit bien estre, qu'elle se enseigneuriroit de mon cueur en telle mode, qu'apres ie serois forc e d'aller à son bon plaisir, & ainsi abandonnerois mes plus graues & urgentes affaires. Semblable crainte feit encor, que Alexandre se regardast non seulement des filles de Darius Roy des Persens, mais encores d'une balleresse tresardamment aymee de Antipater. Semblablement Antigonus Roy des Macedoniens congneut, que ceste fust la plus seure voye pour non se laisser encheuestrer d'une telle passion: & pource congnoissant combien son filz en estoit pres, vsa d'un bel art, le faisant soubz ombre de plus grande commodité loger plus loing, qu'il n'eust voulu. Cherchons doncques à ressembler ceulx cy, si l'exemple des plus saintes hommes ne nous sembloit suffisant: & essayons toute voye, à fin que la luxure ne nous empesche iamais la tant desiree tranquillité de l'esprit.

Que lon doibt laisser l'orgueil, & l'enuie: & que l'homme est tresmiserable.

d

CHAP



**I**usques icy par la grace de Dieu, qui deslie les langues des muertz, & ouvre la bouche des enfantz, & donne vigueur à toute chose, i'ay remedié le mieulx, que i'ay peu, à aucunes passions, lesquelles nous ostent estrangement nostre vray repos, et nous font viure pleins de perturbations & d'amertumes. Il me souuient d'auoir congneu plusieurs en mon païs, lesquelz disoient, que s'ilz ne fussent esté si poures, ilz se fussent tenuz au demourant non seulement tranquiles, mais du tout bienheureux. A ceulx cy i'ay preparé celle medecine, qui m'ha semblé plus conuenable. I'ay aussi semblablement veu maintes illustres femmes, ausquelles, par leur mesme tesmoignage, autre chose ne leur restoit à estre parfaictement heureuses, que d'auoir enfans, pour lesquelz elles ne cessioient de faire prieres & vœux tresreligieux à Dieu. A cestes i'ay aussi donné vn non petit secours. Et pource que plusieurs se trouuent encorres tresimpatientz des iniures, ausquelz la vengeance semble non seulement douce chose, mais encor magnanime: i'ay voulu à ceulx cy bailler aussi quelque allegement. Apres s'est traicté de la gueule, & de la luxure le plus diligemment, que i'ay peu. Que  
 me



me reste il ores à faire? Te voudrois bien toutesfois enseigner le moyen de trouuer ceste bienheureuse tranquillité. Te ne scay si iamais ie y aduiendray: non qu'il soit malaisé, mais seulement pource que ie me sens femme de peu de valeur, ie crains que mes persuasions ne treuuent qui leur vueille donner foy. Mais me doibz ie pourtant retirer de faire l'office de la charité Chrestienne? Penseray ie, que, m'ayant Dieu quasi transformé en nouvelle femme, & de quelque intelligence illuminee, penseray, dy ie, qu'il vueille, que ie demeure oysie, ny proufite à autruy, pouuant commodément proufiter? certes ie ne le pense point. Te escriray doncques tout ce, que le S. Esprit me dictera, lequel ie croy semblablement qu'il fust l'occasion, que ie donnasse commencement à ceste mienne petite fatigue: & ne regarderay, que mes parolles puissent auoir creance, ou non, pour veu seulement qu'elles soient quelque peu de proufit aux pensees troubles. Et pource que l'orgueil, qui souuent regne en noz courages, ha de coustume d'estre en tel cas de tresgrand empeschement: de luy nous parlerons aucunement, non toutesfois diffusément: pource que ie voy souuent aduenir, que pour la naturelle abondance d'un mesme subiect, ce, qui ià vne fois ha esté traité, de nouveau souuent se retraicte. Vrayement il

n'y ha chose au monde plus abhominable deuant Dieu, ny plus odieuse, que l'orgueil, qui fut occasion, que la plus belle creature, qui oncques fut créée, cheut du Ciel comme fouldre. Là ou ie ne me puis assez esmerueiller, comment nous soyons si folz, que nous cherchions de monter par la voye, par laquelle vn autre en est descendu en si horrible ruine. Te voudrois volontiers scauoir quelle iuste, & raisonnable occasion ha l'homme de s'enorgueillir n'estant luy autre chose, que pouldre & cendre. Tu oses doncques, toy homme agraué & oppressé d'infinis maux, de te haulser si superbement ? encor que tu fusses priué de tout deffault, & avec les esles de toutes les vertus ioinctes ensemble tu te eleuasses iusques au Ciel, seulement avec ce seul vice d'orgueil tu gasterois toutes beaulx dons. Quand à moy toutes les fois que ie me sens tentee de ce maling esprit, ie me reduys à memoire d'estre mortelle, fragile, & mal resistente à quelconque petit accident : ie me ramente d'estre exposee à mille cas de fortune, d'estre vne non cessante pechereffe, vaisseau de l'ire de Dieu, & par mauuaistie auoir plusieurs fois merité, que la terre se ouurit sous mes piedz, & m'engloutist, comme Dathan & Abiron, & que oultre plus le Ciel me tombe sur les espaules. Le diuin Homere chante, que la  
terre,

terre, mere vniuerselle, ne nourrit point plus miserable chose, que l'homme. Et pourtant ie desire scauoir de ces tant superbes, qui cuydent auoir en main les clefz des Cieulx, & des Enfers, quelle est celle chose, qui principalement les inuite & enhorte à estre si haultains. Seroit ce point possible la fragilité & la debilité des membres? Si cecy en est l'occasion, certes ilz me semblent estre infiniment folz, n'estant quasi aucun animal qui ne soit plus vif, & robuste, que l'homme. Qui surmonte l'Elephant de force? Qui passe le Daim de vistesse? qui voit plus aigument, que l'Aigle? & toutesfois ilz ne s'enorgueillissent point, & n'en demandent aucune maistrise sur les autres animaux: mais demeurent humbles avec leurs naturelles operations, remerciens quasi le supreme facteur de l'Vniuers. Je ne scay quand iamais me cessera la merueille & de moy premierement, & de tout autre orgueilleux, considéré l'auenglement de nostre courage parmy vaines esperances, & perpetuelles craintes enueloppé: considéré en oultre l'ignorance des choses presentes, & des futures, & l'oubliance des passées, considerant la fuyante prosperité, & la durable aduersité, l'orgueil est la vraye infirmité des folz & miserables hommes: & s'ilz n'estoient telz, ilz ne s'enorgueilliroient de si male

*sorte. Non sans raison doncques fut escript au liure de la Sapience, Que les folz sont oultre mode superbes. Pource que s'ilz estoient sages, ilz se humilieroient plus tost, congneue l'imperfection de l'estat humain. Apres s'ensuit au liure cy dessus allegué : Auiourdhuy tu es au siege Royal, et demain ie te voy mort, deuenu proye des ordz Serpentz, & estant fait viande aux Vers, & autres bestes. Nostre orgueil fut le commencement de rebellion, que nous fismes à Dieu, & fut l'origine de tout monstrueux peché. Ie ne dy pas tout ce, que i'en pourrois dire à present: pource que ie me persuade, que desormais chascun de moindre entendement comprendra assez, que la condition humaine s'enorgueillit hors de toute raisonnable discours. Voisent ores les cheualiers de nostre temps & s'enfierissent tant, qu'il leur plaira: car pour certain ie ne doute point, que, s'ilz veulent descendre en eulx mesmes, ilz ne trouuent cleremēt d'auoir plus d'occasion de se humilier, & demeurer abaissez, que de haulser ainsi superbement les cornes de l'orgueil, qui est l'occasion qu'apres ilz sont des sages hommes mocquez. Voisent ores les belles & plaisantes femmes enflees & superbes de leur beaulté, puis qu'une petite douleur de teste, & un minime accroissement de fiebure est suffisant de ietter à terre*

terre toute delectable fleur d'humaine beaulté. Voisent ores les riches homme haultains de leurs richesses, puis que noz facultez se voyent tous les iours en puissance des rauissantz Souldartz, et des affamez Tyrans. Sera doncques l'orgueil si mauuaise chose, et avec si grande impetuosité nous priuera elle de la tranquillité de l'esprit? Et nous si negligentz serons nous à la deschasser de noz courages? Mais pource que la dicte trāquilité est encores souuent empeschee de l'enuie: cherchons d'arracher ceste autre pestilente maladie, laquelle desire tout mal à son prochain. Cest chose certaine, que Sicile, antique habitation des Tyrans, ne scent oncques trouuer plus grand torment. O que soudaine Et briefue iustice se faict contre l'enuieux, puis qu'en pechant il est repentinement puny de son peché! Il nous deueroit assez suffire du torment, que noz propres maulx nous donnent, sans que les biens d'autruy par si extreme ennuy nous affligeassent. Quiconque est enuieux, est de necessité que semblablement il soit pusilanime: pource que de tous les vices il ny en ha point de plus vil. Et que cecy soit vray: on le comprend apertement, puis que l'enuie n'entre iamais aux courages nobles Et haultz, qui est vn trescler indice de bassesse, Et grand tesmoignage de misere à estre enuieux: comme ainsi

d 4      soit

soit que tous les maulx du monde se couurent tousiours soubz quelque espece de bien, pour faulse & seulement apparente, qu'elle soit : & l'enuie se paist & se nourrit de maulx, se tormentant du bien : outre qu'en soy mesme elle contient tout le mal, qui se desire à autruy. Pourtant me plaict grandement le dict d'Alexandre, Roy de macedoine, que les enuieux soient tormentateurs d'eulx mesmes. Vrayement ce fut vne parolle moult graue, encor qu'elle sortist de la bouche d'un Roy moult legier. Et n'y ha guieres qu'en la cité de Naples un gentil poëte chanta, l'Enuie, mon filz, s'amaigrit soy mesmes, & se fond, comme l'aigneau par sortileges. Despouillons nous en doncques, à fin que nous demeurions ensemble despouillez d'une infinité de maulx.

Que la fieure, la douleur des costez, les gouttes, ne pouoir dormir, et la lepre, peuuent bien peu pour empescher la tranquillité de l'esprit.

CHAP. VIII.



E me recorde auoir congneu plusieurs tant hommes, que femmes, lesquels auroient aysément creu d'estre paruenus à toute celle tranquillité, qu'il est possible de paruenir, si la nature ne leur auoit donné le

le corps si mal sain. Mais pource qu'ilz se voyent languir à ceste heure de fieure, tantost de douleur des flans, à quoy ilz estoient subiectz, souuentefois ilz estoient reduictz à tel desespoir, qu'ilz haïsoient leur propre vie. Semblablement ay ie congneu plusieurs riches en la cité de Milan, & honnorez: mais estans des gouttes quasi impotentz, soupirantz continuellement se reputoient sur tous autres hommes malheureux. Il me vint encores ( & n'ha pas long temps) en congnoissance vn gentilhomme doué de toutes les choses, que la Fortune, & la Nature ont de coustume de donner à leurs plus chers amys: Mais estant tormenté d'un perpetuel veiller, fut occasion qu'il se tenoit plus affligé & trauaillé, que nul autre. Que diray plus? Auoir le corps oppressé de maintes douleurs, ha tousiours fait grand resistance à deuenir tranquiles, et viure en estat perturbé. Que ferons nous doncques à ceulx cy? Nous leur monstrerons au mieulx, qu'il nous sera possible, que tous ces maulx surnommez ne sont point de tel ennuy, ne de tel desplaisir, que lon pense: & commencerons par les febricitantes chaleurs, lesquelles sans doubte se terminent ou avec le temps, ou par le froid suruenât: tenant pour chose ferme, que tout mouuement, qui est contre nature, aye tousiours plus d'impetuositè,

que de longueur: et que l'une des deux choses ha à se faire bien tost: ou que le corps se purge des malignes humeurs, ou que l'ame emprisonnee se deslie de ses lacx. Iamais aucune espece de fieure ne deuroit estre puissante à empescher nostre repos: comme ainsi soit que quand elle nous travaille, on doit croire, qu'à lors la nature combat contre la mort. Qu'on retarde donques vn peu, & avec grand desir qu'on attende la sortie d'un si glorieux combat. Pource que certainement sans guieres longue attente, il aduiendra, ou que nous serons de tous, ou au moins du present mal deliurez. Et si nostre corps s'enflamme de fieure tierce, pensons estre beaucoup meilleur, qu'il s'enflamme que l'esprit. Que scauons nous, que l'ardeur de l'un ne soit proufitable à l'autre? Qui me contrediroit iamais, que ce ne fust chose desirable d'estre par vn brief goust de travail retiré de perpetuelx supplices, ausquelx ne Physicien, ne Chirurgien, ny aucuns remedes, ny iours cretiques (comme lon dict) ne la mesme mort ne peult rien proufiter? O heureux ce brief embrasement, qui des eternelles flammes amiablement nous admonneste. Quand il nous semble que la fieure nous ard, pensons alors que la viande deputee aux vers se cuyct: & que souuent vn petit mal soit occasion, que lon secoure vn plus grief: & le plus souuent



souuent aduenir, qu' apres estre gueris de celle mala-  
 die, nous deuenons plus grands & meilleurs estima-  
 teurs de la santé corporelle: en laquelle chose souuent  
 on commet grand faulte. Et ne nous doit sembler  
 merueille, estans les hommes de leur nature tellemēt  
 ingratz, que iamais ilz ne recongnoissent les dons,  
 que de Dieu ilz reçoient, sinon quand ilz sont ou  
 perduz du tout, ou abandonnez. Rendons nous aussi  
 certains, quand telles ardeurs nous penetrent aux  
 veines, que nul ne peult longuement estre ars, & lon-  
 guement estre ensemble: estant de necessité, ou que  
 nous abandonnions la fieure, ou qu' elle nous aban-  
 donne. Maintenant de la douleur des flans confes-  
 sant la verité, qu' elle soit d' extreme ennuuy, ie ne nie-  
 ray pourtant iamais, que d' autant que la douleur en  
 est plus grande, que tant plus tost ne nous soit aussi  
 promise la fin d' icelle: & ainsi elle ne sera iamais  
 suffisante à nous priuer de l' aymee tranquillité. Ie  
 m' en viens ores aux gouttes pour garder l' ordre, que  
 n' ha guieres i' ay tenu en comptant quelque peu des  
 maulx. Les gouttes en font crier plusieurs, & les  
 font reputer tresmalheureux: mais vrayement ilz  
 se lamentent à grand tort. Quel traual pouons nous  
 par elles auoir, n' estans trauallez, sinon en la plus  
 ignoble partie du corps? & que ferions nous, si nous  
 estions

estions affligez aux plus nobles & excellentes? cōme seroit au cueur, en la teste, au foye? Les gouttes nous sont vn gentil frein pour arrester nostre sens vagabond, à fin qu'il ne discoure point si tresbuchement en ses actions. Pourquoy doncques les blasme on tant? A quelle chose peult on dire qu'elles soient inutiles, fors à courir, à dancier, à saulter, & à lucter? ausquelles choses certes nous ne sommes point nays: mais bien sommes venuz au monde pour faire choses plus haultes, & excellentes: lesquelles se peuuent tousiours accomplir aysément, pourueu que la teste soit saine, pourueu que l'entendement aye ses discours clers, & deliures. Possible que le goutteux ne pourra commodément entendre aux bons artz, aux honorables estudes. Ne pourra il peult estre garder la iustice, maintenir la foy, mespriser les douleurs du monde perdu, haïr les vices, aymer la vertu, suyure & favoriser la pieté Chrestienne, conseruer purement le saint & inuiolable nom d'amytié, & par bons conseilz ayder à sa patrie? Ceulx cy sont les offices, qui appartiennent à tout noble & vertueux homme: ou il n'est point de besoing de l'œuure des piedz, la debilité desquelz nous pourra bien possible deffendre, que nous ne combations avec noz ennemys: mais pourtant elle ne nous gardera iamais,

que

que librement nous ne puissions combattre contre les vices : avec lesquels nous sommes coustumiers d'auoir plus aspres et continuelles batailles. Et qui scait, que ceste douleur de piedz ne nous soit donnee pour vn singulier exercice de l'esprit ? Infinie vtilité se pourroit tirer de la goutte, puis que par elle on vient en consideration de l'esperance, que meritaument se doibt auoir du remanant de l'edifice, estant le fondement si debile. Et en ceste mode il n'y ha point de peril que nous souffrions iamais aucune ruine, puis que nous sommes admonnestez à nous apprestez à la sortie d'un si mauuais logis. Mais que c'est la teste, & non les piedz, qui maistrise, Septime Seuere iadis le demonstra, descouuerte que fut la coniuuration de ces nobles, lesquels essayerent ce pendant qu'il viuoit, de faire son filz Empereur. Septime Seuere estoit sur tout autre affligé des gouttes : neantmoins il preuit prudemment la coniuuration, que contre luy se faisoit : & apres qu'avec grand esbahissement du peuple il eut puny non seulement ceulx, qui auoient coniuuré, mais quiconque en fut consachant, il se meit les mains à la teste, & tourné vers le peuple dict à haulte voix : Or pouuez vous estre certains, que la teste, & non les piedz, est celle, qui regit. Cecy mesme monstra Federic Duc d'Vrbis : & en

temps

temps plus recent l'ha monstré le Duc de Milan Francisque Sforce, parent mien, & honorable Seigneur. Cest chose trescertaine, quil n'ha iamais esté aucun homme si heureux, & fortuné aux choses temporelles, qu'il n'aye eu quelque dur contrepoix pour troublement de ses consolations. Le susdict Seueré fut infesté des gouttes. Domitian souffrit grand dueil d'estre chaulue. Auguste ià vieulx tresimpatiemment supporta, que l'œil senestre luy demeurast offen cé. Iules Cesar estoit la nuict fort espouanté de troubles visions. Je ne croiray pourtant iamais ( si ie veulx regarder à la bonté & viuacité de leur entendement) que par les susdictz, desplaisirs ilz eussent oncques failly la voye de deuenir tranquiles, s'ilz eussent eu, comme nous auons, la lumiere du saint Euangile. Mais mal pour nous, si nous ne scauons recongnoistre si merueilleux don. Nous auons bien iuste occasion de craindre, qu'il ne nous soit osté, & donné à autruy, qui se demonstreront plus recongnoissantz. Mais pource qu'apres la goutte au commencement de ce cheflon ha mys la veille, maladie ( par ce que les Physiciens en disputent) moult estrange & odieuse: d'icelle parlerons nous ores, & monstrerons qu'il y ha plus grande vtilité, que dommage. Je dy doncques, que quiconque ne peut dor  
mir,

mir, qu'il veille, & se resiouyſſe que par tel moyen  
 le temps luy ſoit augmenté. Quelle difference aura il  
 iamais entre le ſommeil, & la mort? fors que l'une  
 eſt eternelle & l'autre à temps, en ſorte, que le ſom-  
 meil ſe peult aſſez proprement appeller vne briefue  
 mort, & la mort vn long ſommeil. Quiconque perd  
 le dormir, perd ſemblablement les terreurs noctur-  
 nes, les noirs phantaſmes, eſpouantables viſions, &  
 horribles ſonges: il ne ſent point la peine des eſtran-  
 ges illuſions et mocqueries à luy faictes par les Dya-  
 bles, & par tant d'autres faſcheux adumbremēt. Et  
 ainſi comme la mort par les ſages s'appelle ſom-  
 meil, ainſi la vie eſt par eulx meſmes dicté veille.  
 Doncques qui veille, vit doublement. Mais, pour con-  
 clurre briefuement, ie dy, que ſi tu as perdu le ſom-  
 meil par quelque maladie, confies toy que la ſanté le  
 te recouvrera: & que ſi la peur le te ha oſté, l'affe-  
 rance le te ſuscitera: et ſi la vieilleſſe l'ha defrobé, la  
 mort prochaine le te rendra. Semblables diſcours ſe  
 pourroient pareillement admener pour la conſolation  
 de qui languit en quelconque autre partie du corps.  
 Vienne (ie vous prie) quiconque ſe deult d'auoir les  
 membres retirez, & malades: car ie luy monſtre-  
 ray, qu'à tort il ſe deult, & qu'il eſt poſſible, encor  
 qu'un corps ſoit de toutes partz affligé & rompu,  
 que

que neantmoins il paruiet à la tant desirée tranquillité, & que monte il, que tout le corps languisse, mais que l'hoste, qui est l'esprit, soit sain & gaillard? En cecy m'arreste ie, que toute douleur, qui au corps aduiet, ou elle est intense, ou remise, & par ainsi il fail le chercher ou briefue, ou insupportable patiëce. Il est certain, que toutes plaintes, & despitx, que par les maladies on ha, ne sont autre chose, qu'un grief adionstement à noz maulx. A quel propos donc nous fault il adiouster aux indispositions du corps celle de l'esprit? Et ainsi pleurât, et se doulât nous faire tousiours plus miserables. Pensons certes q' celluy, qui du ciel voit noz calamitez, voye semblablemēt nostre patience: laquelle apres il recompense ou avec remede opportun, ou par quelque singulier & excellent guer don. Mais si par fortune la lepre nous infestoit, maladie si euitable, seroit elle suffisante à faire que iamais nous ne fusions tranquiles? non certes par ce, que i'en puis inger: comme ainsi soit qu'elle n'est autre, que deffault de la supremité du dessus, & non iamais, ou peu souuent, de toute la complexion. Et si toutefois il aduiet qu'elle se profonde, & encomence à ronger & gaster les membres, ainsi qu'aduint au grand Platonique Plotin, elle ne penetre pourtant si auant, qu'elle vienne à infecter l'ame, saufs si la mesme

me ame n'y consent. Elle nous faict d'auantage ce singulier benefice, qu'elle nous oste du conforce des hommes, & souuent de ceulx, qu'on doibt plus fuir, que la lepre mesme. Suffise nous, que le Roy des cieulx ne l'aye en haine. Suffise nous, que Dieu, iuste Iuge tant des Anges, que des hommes (duquel est escript, que aupres de luy le maling ne habitera point, ne l'in iuste demeurera deuant ses yeulx) n'aye iamais hay les Ladres, ains les ha uisitez en leurs propres maisons, et amyablement participé de leurs conuiz. Par laquelle chose ie desirerois grandement que tous studieux de nostre aage despendissent le temps, qu'ilz consument à vouloir scauoir la uertu des estoilles, ce que l'aspect de Iupiter nous promet, ce que nous menace Saturne conioinct auccques Mars, ce que peult Mercure: dont naissent les pluyes, comme les esclairs s'engendrent, et de quelle force sont meïes les mers, et que si soubdainement s'enslent: qu'ilz s'employassent, dy ie, à congnoistre les forces de la raison, & dont naist la debilité de l'esprit, & l'infirmité des discours: semblablement de quelle part sort en noz courages si demesuré orgueil, & si effreneé impatience: & qu'ilz se remissent à apprendre de fortifier leur fragilié. Et pource que i'escris non seulement aux Chrestiens, mais à toute autre raisonnable

creature, ie ne me desdaigneray de recourir volentiers aux histoires Payennes: ny craindray de demander à noz impatientz, mesmes à ceulx qui sont de si grande legiereté, q̄ toute minime chose les perturbe, et les prinne de l'estat tràquile, quel priuilege ilz ont plus que les antiqués? Ne voit on vn Narius homme gros, priuè de toute belle vsance ciuile, priuè de toute polye literature, riche seulement des vertus militaires auoir souffert trespatriemmet tresaigres douleurs? Mutius, Pompee, & Zenon qu'ont ilz eu plus que nous? Theodore, Possidoine, Plotin, Terdate, Anaxagoras, Constantin ne, furent ilz de chair, comme nous, & autres ( que ie ne puis à present tous nombrer) lesquelz, non seulement avec fort courage, mais encor ioyeux, souffrirent tout cruel supplice? Mais pourquoy parle ie seulement des Payens? Pourquoy ne me tourne ie encores à parler des exemples Chrestiens? lesquelz sont en plus grande copie, & plus veritables. Contemplons vn peu la longue souffrance des saintes vierges, de Tecele, de Caterine, Vrsule, de Cecile, & de Agate. Contemplons finablement celluy, qui pour nostre benefice vnit l'humaine avec la diuine nature, & soubstint si cruelz tormentz pour nous recourir des mains de Sathan, & nous tirer du gouffre infernal. Qu'on face apres iuste com-  
 parai



paraison de ce, que nous souffrons, avec ce qu'il supporta : & toute durté nous semblera legiere, voire & la iugerons douce & suauue. Certes ceste est vne efficacieuſe maniere de consolation, laquelle ne fut onc ne cherchee, ne trouuee des vains Inquisiteurs & superbes Philosophes.

Que l'estre sourd, & aueugle, ne peult en rien empescher ladicte tranquillité.

CHAPITRE IX.



Toutes les fois que ie vois à quelque fameux temple pour adorer, & voy les portes enuironnees de sourdꝝ, d'auueugles, de muets, de rongneux, de vieulx esdentꝝ, qui me demandent l'aumosne avec piteux acte, incontinent ie dy à part moy : voy combien de choses aduiennent aux hommes, par lesquelles ilz croyent perdre tout leur contentement, & nager en la mer des miseres. Par laquelle chose me semble tresutile de monstrer à toute personne qui se trouueroit, ou qui craindroit de venir en tel estat, que les predictes desfortunes ne sont d'aucun moment. Laquelle chose, soubdain que ie l'auray monstree, ie feray apres veoir en quoy reposent les empeschementꝝ de nostre doux & perpetuel repos. Mais premier que ie

mecte fin à ourdir ceste miennne petite toyle, ie feray  
 (autant que mon debile iugement peult comporter)  
 congnoistre au monde dont depend le vray repos de  
 l'esprit, encores qu'au commencement de mon labeur  
 ie l'aye assez apertement demonstré. Ie dy donc-  
 ques, que le sourd n'ha suffisante occasion de se con-  
 trister, ne se reputer malheureux, comme ainsi soit  
 que par telz spireaux plusieurs molesties paruien-  
 nent au courage. Mais voulez vous plus clerement  
 congnoistre qu'avec la surdité n'habite aucune infeli-  
 cité? Prenez garde que les sourd<sup>x</sup> sont tousiours  
 receuz avec le rys, et avec le rys laissez, & iama<sup>s</sup>  
 (ou bien tard) no<sup>x</sup> courages ne s'attendrissent de pi-  
 tié à veoir vn sourd: et non cecy à tort; comme ainsi  
 soit qu'il ne oyt point les flateries, ne les vilainies, ne  
 les mot<sup>x</sup> sales des hommes mal creez. Vlixes, ce  
 prudent Grec tant celebré par Homere, par artifice  
 se pourchassa d'estre sourd, puis que la nature, ny au-  
 cun autre accident ne luy voulut estre courtois d'un  
 si agreable benefice. Autrement le prouident Capi-  
 taine ne pouoit passer seurement le chant maling des  
 Seraines. O heureux, & bien fortunéz sourd<sup>x</sup>! s'ilz  
 congnoissoient leur bien, & par fois considerassent  
 que, pour estre telz spireaux estouppéz, les menson-  
 ges, erreurs, faulses opinions, & lasciués chansons ne  
 leur

leur peuuent penetrer en l'esprit. Il est vray que le sourd est priué d'ouir, qui avec bien enseignée & magistrale main touche le luth resonnant, ou la harpe. Mais il est bien aussi deliuré d'ouir les accentz des Asnes, grognir les Porceaux, huler les Loups, abayer les Chiens, rugir les Lyons, fremir les Ours, et ronfler les Cëgliers. Il luy est semblablement deffendu d'ouir les sottés & profuses risees des Folz, et les lamentables plaintes des desesperéz. Je me recorde de m'auoir esté racompté par mon maistre, que, luy estant aux extremes parties de Calabre desirant passer en l'Isle de Sicile, aucunes fois il desira d'estre sourd pour non entendre le douloureux bruit de la mort du Sérique, c'est à dire du vermisseau, duquel lon tire la Soye. Il me souuient semblablement qu'il me recita, que estant sur le lac de Come, en vne ville dicte Riscionique, il se meit du coton aux oreilles pour non escouter les infiniéz pleurs de ce lieu, procedantes seulement pource que la tempeste leur auoit osté la cueil lie attendue. Finablement le sourd est deliuré de maintes frauldes, n'estant nous le plus souuent trompez d'autre chose, que des parolles. Les oreilles sont vne partie de nostre corps moult perilleuse, specialement aux Princes: lesquelz, enflex de la pestilente alaine des mauuais flatteurs, avec extreme dommage

conduisent miserablement eulx, & autruy à ruine. Si, pour estre sourd, il ne nous est licite de parler avec autruy, parlons avec nous mesmes, nous souvenant du dict de Marc Tulle, que qui peult parler avecques soy, ne cherche de parler avec autruy: bien que le sourd parle abondamment avec les antiques, lisant leurs sages dictz. Encor me plaist en ce cas le conseil du susdict M. Tulle, que l'Anegle se console avec l'ayde des oreilles, et le Sourd se substance avec la faueur des yeulx. Et pourquoy doncques doibt tant desplaire d'estre sourd? Est ce possible pource qu'il luy est deffendu de ne pouoir comprendre de quel ton, ou de quel nombre consiste le Dyapenté, le Dyapason, ou autres musicales proportions? S'il ne peult ouyr avec les oreilles du corps les differéces des voix humaines, des orgues, & autres instrumentz, en comprenant toutesfois en son esprit les occasions, ne luy doibt il suffire? estant tousiours plus à prifer la delectation de l'entendement, que celle des oreilles? Mais posons le cas, qu'il ne puisse auoir aucune notice des nombres musicaulx, ne suffira il assez, à la bienheureuse vie la congnoissance des nombres de la vertu? & s'exerciter en icelle? Icy certes ne peult nuire la surdité. Il me souvient d'auoir creu vn iour d'estre assourdie: de laquelle chose ie ne feis aucune estime:

me: seulement ie dis en ma pensee au Ciel eleuee, ie te remercie, Seigneur, de tout ce, que tu me donnes : Et soit ton saint nom tousiours beneit : puis qu'il ne m'est aduenu d'estre sourde deuant, que par louye ie receusse la tiene sainte Foy. Si desormais ie ne pourray plus ouyr le Rossignol, la Calandre, ou la Passe solitaire, ie dresseray les oreilles de mon cueur aux melodies celestes, Et aux voix diuines : Et si pour l'aduenir ie ne orray qui parlera de moy, ou à moy, ie orray aumoins ce, que Dieu me dictera au cueur, les parlementz duquel sont tousiours de trefue, Et de paix, là ou ceulx des hommes sont tousiours d'ire, Et de desdain. Assez d'autres raisons ne me defauldroient pour vous faire congnoistre, que la cecité ne soit puissante à nous troubler, comme ainsi soit que les yeulx de la pensee (Et non ceulx du front) sont ceulx, qui se doiuent aymer, et tenir chers. Mais pourquoy se reputēt les Aueugles plus malheureux, que les illuminez ? s'ilz ne peuuent plus veoir l'aymee clarté du Soleil, qu'ilz se confortent de l'auoir veue par le passé, Et de scauoir en leur esprit comment elle est faicte : Et si n'ayz aueugles iamais ilz ne la veirent, facile chose tousiours ha esté à supporter le desir des choses non congneues. Je leur concede que d'ores en auant il ne voirront plus le glorieux

e 4 aspect

aspect du Ciel, ne l'amplitude de la terre de diuerses choses vestue, ne le grand pere Ocean, ny le haultain Roy des fleuues : Toutesfois on ne leur pourra oster le pouoir de contempler le grand Dieu, en la pensee duquel reluisse non seulement les choses faites, mais celles encores qui sont à faire, veuë assez plus clere, & plus gracieuse à regarder. Si l'auenglé ne peult plus veoir les feuilleuses uallees, les prez vertz, les spelongues umbreuses, les delectables cotaux, les fleuris buissons, les cristallines fontaines, les fleuues courantz, & ce que lon prise plus, que toute autre chose belle & plaisante, c'est assanoir l'humaine effigie: il se pourra toutesfois aysément consoler, ne voyant au contraire les surabondantes cloaques, les puantes charongnes, & tant d'autres choses ordres & laides à faire par leur abhorrissement sortir les pierres des murs. Vrayement les auengles peuent dire, que, ayant perdu la lumiere des yeux, ilz ont perdu les solliciteux ministres de la gueule, de la uarice, de la luxure. I'ay plusieurs fois considéré, comme la plus luyfante partie de nostre corps tire souuent la miserable ame aux tresespaisfes tenebres, & la plonge en profonde obscurité : ou volentiers i'enhorterois les auengles à ouir la voix du S. Esprit, qui si doucement nous admonneste à ne chercher iamais,

mais les choses, qui se voyent, pource qu'elles sont toutes temporelles. Vrayement ainsi comme en la lumiere maintes douleurs se trouuent, ainsi aux tenebres, & en l'obscur nuict maintes allegresses s'apperçoient. Il se lict que Antipater Philosophe ayant perdu la veüe, & par cecy pleurant aucunes femmes de luy tendrement aymeës, il se tourna vers elles avec un visage ferme, essuyez, dit il, ces larmes, & vous souuienne, que l'auengle nuict ha encor ses agreables soulas. Ce fut certes vne responce lasciuë, & digne plus tost d'un moderne, que de si antique Philosophe: ce fut toutesfois vraye responce. Et bien que nous soyons auengles, pour cecy le pere Celeste ne nous refusera, ne demandant luy les membres, ains seulement le courage: & quiconques luy donne le cueur, luy donne tout. Pource gardons de le luy conseruer entier & pur. Il me souuient encores d'auoir leu, que ce bienheureux saint Antoine, moyne d'Egypte, en son temps recõforta en ceste sorte un vieillard auenglé. Ne te deulx, Pere, d'auoir perdu ces yeulx, qui te estoient communs avec les Mousches, & les Larinuyes, & avec les Sourys: mais resiouys toy, que sains & saulx, te sont demeurez ceulx, qui te sont communs avec les Anges. Semblable persuasion, ou au moins peu diuerse, ie croy que iadis aye con-

solé Tyresias, Homere, Democrite, Diodore Stoique, G. Druse iuriconsulte, Appie Claude, Didime Alexandrin, & Iean Roy de Bohesme. De semblable persuasion parauanture esmeu Asclepiades ne se dou lut point d'estre deuenu aueugle, ains en se gaudissant dict, qu'il auoit faict vn gaing non petit: Pource que desormais il s'en iroit accompaigné, ou parauant il estoit costumier de s'en aller seul.

Que les Muetz, ne les Galeux, ne semblablement les vieulx esdentez, ne sont empeschez à paruenir à la tranquillité.

C H A P I T R E X.



**L** me reste de vous faire veoir, que ne les Muetz, ne les Eslanguez ont iuste occasion de se douloir, ne se desesperer plus de ce, qu'ont les susdicts, faisant la langue le plus souuent tresgrandz dommages à plusieurs, & ayant tousiours plus nuyt, que ayde. Iadis celluy mentit, qui dit, auoir occis le Roy d'Israël, & auectes luy son filz: & n'estant toutesfois coupable de tel malefice, si souffrit il la deue peine de l'homicide. Si Calistenes, M. Tulle, & Demostenes, qui furent si facondz, fussent esté muetz, ilz eussent vescu plus longuement, quilz ne vesquissent,



rent, & à moins de regret eussent terminez leurs iours. O combien en congnoy ie & hommes & femmes plus infames de langue, que de faict! A la verité il n'y ha partie en nostre corps plus prompte à nuire, que la langue, ne plus difficile à refraindre: et pour ce dit le Prophete. Dixi custodiam vias meas, vt non delinquam in lingua mea. Et en autre lieu considerant le S. Esprit combien volentiers ce membre glissa, dit. Beatus vir, qui non est lapsus in lingua sua. Te me rends certaine qu'en partie cesseroiēt les guerres, les tromperies, les adulteres, & infinies autres maledictions amoindriroient, si la langue ne les nourrissoient continuellement de sa mauuaise semence. Or si les Muets n'ont aucune iuste occasion de se douloir, ne se reputer par ce deffortunez, assez moins la doiuent auoir les Eslanguez, estant par ce cy faictz compaignons de Moysse, qui fut si agreable, & si familier à Dieu. I'en ay veu maintz empeschez de la langue remplis de toute vertu, & plusieurs treseloquentz pleins de tous laidz vices. Vrayement ce n'est moindre artifice à scauoir taire, que tersement parler. Quiconque ne peult desliement exprimer sa pensee à autruy, qu'il parle avecques soy, ou bien qu'il se contente de ce tesmoignage, que seulement on se tient à ce, que lon veult dire, & non à

ce,

ce, qu'en effect se dict. Mais pour tousiours ſuiu-  
 l'ordre ſelon la propoſition faicte, qu'elle conſolation  
 baillerons nous aux Rongneux? l'en voy toutesfois  
 pluſieurs, qui s'en deulent griefuement, & vraye-  
 ment à tort. Et que feroient ilz, s'ilz leur falloit ſup-  
 porter vne pure douleur, ou aucun plaifir n'y fuſt  
 meſlé? en la rongne certes y ha quelque douceur: &  
 ne ſe trouua iamais Medecin, qui ne la confeſſaſt tres  
 ſalutaire. Trop mol (à la verité) me ſemble eſtre cel-  
 luy (pour noz le dire effeminé) qui reffuſe l'aspreté  
 d'un ſentier voyant la fin d'icelluy tresdelectable.  
 Quiconque ha la rongne, il n'ha meſtier la nuit d'au-  
 cun horologe pour eſtre des profondz ſonges aux  
 honneſtes exercites reſueillé. Quant à moy, ſi i'eſtois  
 greuee de telle qualité, ie croyrois de n'eſtre iamais  
 ſi pareſſeuſe, que ie ne deuinſe ſolliciteuſe. Bien eſt  
 vray (ie ne le puis nier) que c'eſt vne maladie vile,  
 & maraulde: toutesfois tant plus noble en eſt la cu-  
 re, y remediand avec la fatigue, avec baings, avec la  
 veille. Ie voudrois certes (au ſeruiſe de qui ſen deult)  
 que plus toſt il ſe douluſt de la rongne, que ſon eſprit  
 natit, et de la pruriſon, qu'il ha de vèger ſon offence,  
 & de poſſeder l'auoir d'autruy. O vouluſt Dieu que  
 nous prinſions ſi grand cure en noſtre couraige, que  
 nous prenons en noſtre corps! Ce ne pourra doncques  
 eſtre

estre suffisant obstacle pour nous empescher la tranquillité. Or descèdons aux Vieulx esdentex, lesquelz se marrissent tant de la vieillesse suruenue. Montrons leur encores, que leurs plaintes sont iniustes, & qu'il est licite autant aux vieulx, qu'aux ieunes (si non plus) à obtenir le vray contentement. Auancez vous, vous, à qui tant desplaiet d'estre enuieilliz. Est ce autre chose de se douloir d'estre faict vieulx, que de se repentir d'auoir vescu? Vous cheminez continuellement, & semble que vous deuliez d'estre arriuez à la fin de vostre voyage. Certes vous vous deuriez plus tost douloir non y paruenant. Et qui doute, allant nous vers la fin, que ce, qui est moult naturel, ne soit tousiours plus rauissant? Mais qui pourra iamais auoir le sens tant corrompu, & le iugement tant tors, que plus tost il ne voulust veoir vn vase plein de Lys blancs, que de noirs Charbons? & s'il auoit à estre transformé, il n'aymast mieulx d'estre mué en Cygne, qu'en Corbeau? Cōbien d'honneur nous enseignent les lettres saintes à porter aux testes chauues? & nous folz, cherchons follement de les extirper, comme si c'estoit chose plus honorable d'estre pelé, que chauu? Les gentz vieulx ne peuuent point dire (au moins par bonne raison) que la meilleur part de leur vie soit passée, comme ainsi soit,

soit, que l'eage iuuenil, regardant seulement à ses plaisirs, & ayant seulement la delectation pour propre obiect, il se doibt dire le pire eage, & non le meilleur: Et toutesfois ilz le dient, & toutesfois ilz s'en plainnent, & s'en lamentent. La ieunesse meine pour sa guide la fureur, l'impatience; ou la vieillesse tire avec soy le iugement, & la prudence. Mais pour le dire en vne parolle, tousiours tout eage ha esté bon aux bons, & mauuais à qui en veult mal vser: toutesfois il ha esté tousiours brief à tous hommes, bien que nous, qui sommes sans vne seule dragme de iugement, appellons cest eage bon, lequel est incliné aux voluptez, aux intemperances. Il est vray, qu'en Virgile le Roy Euander soupirant d'estre faict vieulx, avec voix larmoyante entonne ces parolles: O mihi preteritos referat si Iupiter annos. Toutesfois Socrates ne dit oncques vne telle parolle, ny Platon, Fabius, ou le bon Caton, qui furent si scauantz, & venerables vieillardz. Croyons nous que si le Roy Euander eust gousté des douceurs, que iadis le bon Symeon gousta, que si affectueusement il eust desiré ses ans passez? certes non: ains croiray ie bien qu'ensemble avec Symeon il eust dict. Hei mihi quia incolatus meus prolongatus est. Toutesfois en effect grande est l'instabilité de noz desirs à blasmer la vieil

vieillesse, ayant premierement eu tant de peur de  
 non pouoir y paruenir. Quelle chose est ceste cy, que  
 chascun desire de deuenir vieulx, & toutesfois il  
 n'est nul, qui vueille estre appellé vieulx? Plusieurs  
 s'estonnent pour la vieillesse suruenant, lesquelz ia-  
 mais ne s'espouanteroient si quelquesfois ilz pensaf-  
 sent, qu'en effect elle ha à venir, & ce pendant qu'el-  
 le vient, ilz la contemplant. Je ne croiray iamais  
 qu'aucune Pomme, Poyre, ou Sorbe, se douluft d'estre  
 paruenue à la desirée maturité. Toutesfois quelcun  
 me pourroit dire, que c'est vn laid spectacle de veoir  
 homme, ou femme avec la bouche sans dentz. Et ie  
 dy, que à auoir faulte de dentz, & au lochement d'i-  
 ceulx, il y ha assez plus de gaing, que de perte: &  
 quand bien il n'y auroit autre utilité, aumoins ceste  
 cy y est, qu'on apprend d'auoir peu de fiance aux  
 interieures & molles parties puis que les os nous  
 abandonnent, & monstrent si grande foiblesse.  
 Qu'on apprenne d'auantage à congnoistre combien  
 l'homme soit animal caducque & fragile, puis que  
 ses choses, qui sembloient estre si dures, & si fortes,  
 se trouuent si debiles, mais nous sont encor bien sou-  
 uent matiere de douleur, ou ilz nous furent donnez  
 pour beaulté & force de la bouche. Il n'est à doub-  
 ter, que l'Esdenté n'en rapporte mainte utilité. Pre-  
 miere

mièrement il se charge moins de viande, & au rire est plus espargnant, & plus lentement mord la renommee d'autrui, le refrenant la closture rompue: oultre que si le desir de chasteté ne le retire des baisers lascifz, aumoins la honte l'en retire. Si la vieillesse nous oste les dentz, vrayement elle faiçt son office, & nous ferons le nostre de cueur parfait, remerciant nostre mere Nature, que iusques en ce temps les nous ha maintenuz, ce qu'elle n'ha concedé à plusieurs, voire en frais, & quasi vert eage: & penser que si elle ne les nous ostoit, la Mort en effect les luy desroberoit: & qu'il soit vray: qu'on voye les sepultures des trespassez? & on les verra arrachez des racines, & cà & là sans aucun respect espars. Il se liçt aux histoires, que Zenobie Roine du Lenant entre ses grandes beaultez elle auoit les dentz de telle sorte, que quand elle ryoit, ou denifloit, il sembloit proprement que sa bouche fust pleine de reluisantes Perles. Va ores, si tu peulx, & cherches ou fut son corps: tu trouueras que bõne piece y ha, que la Mort ha reduit toute chose à vne equalité. Mais scais tu, que signifie d'estre en vieillesse sans dentz? il signifie, qu'il fault bien tost aller là, ou lon ne mange point, mais y vit on de viande, qui se masche sans dentz, & qui ne se cuiçt point du ventricule.

Que

Que c'est le Peché, qui sur toute autre chose nous garde d'estre tranquiles : & de sa laideur.

CHAP. XI.



*A* vous ay ie promis de ne vouloir en façon quelconque resequer les choses au vis, ne de prèdre la charge de remedier à toutes passions, mais seulement à celles qui nous estoient de plus grand ennuy. I'en ay mediciné plusieurs : & me pense (si l'amour de moy mesmes ne me deçoit) que mes liqueurs doiuent estre de si grande vertu, qu'elles peuuent encores proufiter à maintes autres passions, desquelles ie ne me suis autrement soucyee d'en faire memoire. Il semblera possible, que ie exaulce trop mes labeurs : mais ne croye ia aucun, que pour autre chose ie les aye exaltees, fors pour ce que ie les ay recueillies des meilleurs Auteurs de l'une et l'autre langue. Car si elles fussent yssues de mon cerueau, pour la modestie Chrestienne, qui tousiours me doibt estre deuant les yeulx, ie n'en oserois parler, sinon honorablement. Or ne me voulant plus oultre estendre, il me reste à dire, quelle est celle chose, qui plus, que nulle autre, retarde, & du tout empesche nostre tranquillité : & hardiment, sans craindre qu'aucun m'en reprenne, ie dy, que c'est le peché. Et ainsi comme Platon (parlant de la Sapience) escript, que si  
 f elle

elle se pouuoit veoir avec les yeulx du corps, elle exciteroit merueilleuses amours de soy mesmes: ainsi diray ie du Peché, que si sa laidueur, & horribleté se peussent veoir, il nous commoueroit à si grand desdaing, & telle haine, que plus tost eslirions la mort, que de pecher legerement. Il me souuient, estant vne fois à Venise, auoir ouy vne femme Hebreë, laquelle parlant d'une sienne voisine, dit apres plusieurs blasmes, quelle estoit plus laide, que peché. Ce dict me pleut si merueilleusement, que plusieurs fois apres, considerant de pensee rassisè la deformité d'iceluy, i'ay dict: ô peché, de combien de maulx es tu, & as esté commècement, & en quelle angoisse mys tu iadis nostre pere Adam avec sa dolente compaignie! vrayement il n'est chose au monde qui trouble plus la conscience, que luy, & qui plus nous inquiete, nous rendant plus melancoliques, que nulle autre chose. Je traicteray doncques de sa nature, & comme il ha faict deuenir tres miserable la condition humaine: & apres ie sururay selon ma promesse, donnant tres oportun remede à si profonde & mortelle playe. Il est vray que maintes, et quasi infinies sont les choses, qui semblent estre plaisantes et delectables à nostre chair: mais quelle delectation toutes fois, ou quelle vtilité peult estre celle de celluy, qui est nay & conceu en peché, & tousiours y demen



re dedans sans en auoir pardon? Comment peult estre  
 iamais ioyeux celluy, qui par le peché se sent subiect à  
 l'ire diuine, odieux au Pere celeste, & condamné?  
 spécialement mourant en ceste sorte, & par le moyen  
 de la mort eslant certain d'entrer en perpetuelles te-  
 nebres, ou seront eternalz, & ineffables tormentz.  
 Certes quiconques voudra diligemment examiner la  
 condition des hommes, il la trouuera assez plus cala-  
 mitense, que les ignorans des choses spirituelles ne  
 croyent. Il trouuera que le feu d'enfer cuiet plus aigre-  
 ment, que celluy, que le monde pense: & estre Sathan  
 plus cruel enuers nous, qu'on ne depainct ne par Au-  
 theurs, ny par ingenieux Painctres. Apres qu'Adam  
 nostre premier pere, eut peché contre Dieu, non seule-  
 ment luy mesmes, mais tous ceulx, qui de luy nasqui-  
 rent, par l'occasion du peché furent eslongnez de Dieu,  
 & submys au dur empire de la Mort. Et ainsi par le  
 respect du dict Adam, le peché, & l'ire diuine de-  
 scendit vniuersellement en tous hommes. Quelle chose  
 doncques est plus miserable, que le pecheur? nulle cer-  
 tes. Et combien qu'en effect nous ne congnoissons ia-  
 mais ceste infelicité nostre, si nous mettons toutesfois  
 deuant les yeulx tous les hommes, sur lesquelz Dieu  
 ha descouuert sa grande ire, si nous mettons deuant  
 les yeulx l'horrible aspect de la mort, la dure sentence

de la condamnation, & la douleur de ce feu penible, qui iamais ne se diminue: il n'est chose que nous puissions sembler plus effroyable. Que lon considere un peu l'exemple du bon Iob, & par ses parolles nous entendrons, combien sont aigres les douleurs de qui sent l'ire de Dieu, & le iugement de la mort sur sa teste: *Peccat dies in qua natus sum, & nox in qua dictum est: Conceptus est homo. meure le iour auquel ie nasquis, et estaincte soit la nuit, en laquelle ie fus conceu: & apres il ne tarde, qu'encore plus douloureusement il ne dye. Quare non in vulua mortuus sum, aut cur egressus ex utero statim non perij? Qu'on oye semblablement les tres ameres lamentations, que par semblable occasion faict le prophete Dauid, disant: Sagittæ tuæ infixæ sunt mihi: Non est sanitas in carne mea à facie iræ tuæ: non est pax ossibus meis à facie peccatorum meorum. Non dissemblable espouuement sentoit encore le Roy Ezechias, puis qu'il tout contristé il dit: Quasi leo sic contriuit omnia ossa mea. De telz & autres semblables lieux, que la sainte escripture nous baille, nous pouuons expressement congnoistre, n'estre chose au monde plus intolérable, que l'ire de Dieu contre le peché. La grandeur toutefois de ces douleurs se pourroit en quelque mode toller, si quelqu'un en estoit oppressé, pourueu que l'espe-*

rance ne nous faillit de pouuoir rencontrer quelque excellentè personne, qui par sa puissance, et sa sagesse nous preseruast de telz maulx : ou bien que lon trouuast de faire quelque œuure de si grande saincteté, que par le moyen d'icelle, l'ire de Dieu en fust appaisée. Si cecy aduenoit, certainement nous deuions par toute industrie procurer de faire tous les efforts, que faire et imaginer se peuuent, à fin que celle excellente personne nous conseruast de ruïne, & de dōmage: & deuions tenter quelconque difficile œuure pour nous reconcilier avec Dieu. Mais (miserables nous) puis qu'à nostre première & principale matiere nous adioustons encore plus cecy, que nous sommes tous également subiectz à l'ire diuine, également coupables & impuisans pour acquerir salut: et ne se peult imaginer aucune operatiō tant iuste, que par sa dignité l'ire de Dieu se cancelle, & la grace perdue se recouure: tellement que si nous tournons les yeulx en quelque part, que se vueille, nous trouuerons tousiours ne nous estre laissée aucune voye de secours. Quelle chose doncques pourroit aduenir à l'homme, qui plus ioyeuse & agreable luy fust, que croire aux vrayes parolles de quiconque luy feroit entendre, que Dieu luy fut deuenu amy, & tout bening luy auroit pardonné ses pechez, & qu'il ne le tenoit plus pour ennemy, ny pour condamné: &

qu'il le vouloit (en despit de la Mort) conseruer, & conduire à la vie eternelle? O combien agreable nouvelle, ô combien douce embassade seroit ceste cy! & qui est si trauaillé, qu'en ouyant dire telle chose, ne se r'allegrast incontinent? & ne se resioiust autrement, que si des tenebres à la lumiere, de la mort à la vie, & de l'enfer il fust monté au ciel Empiree? Que lon cherche tant qu'on voudra: car iamais ne se trouuera chose, qui nous rende la conscience plus tranquile, & pacifique, que d'ouyr que Dieu nous ha pardonné noz pechez, & que IESV CHRIST ha satisfaiet pour nous. Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccata mūdi. Mais bien seulement à ouyr, que le peché nous est effacé, cest ce qui nous faiet ioyeux, & assurez contre l'enfer. D'icy depend la vraye tranquillité, que Dieu nous ha purifié les cueurs par la viue Foy, conioincte avecques bonnes ceuures, qui premierement estoient pleins de malice, de haine, d'impieté, & de rancune, qui estoit l'occasion que iamais nous n'estions allegres, nous remordant tousiours la conscience, & nous accusant tousiours de quelque malefice. Non sans raison doncques telle embassade fut appelée en voix Grecque, Euangile: puis qu'euangile signifie ioyeuse & heurieuse nouvelle. Je m'esmerueille certes, & m'estonne comme nous ne sommes plus feruens, & continuelz

aux lettres saintes, ausquelles ceste bonne nouvelle se trouue non seulement escripte, mais par le S. Esprit engruee. Vrayement, quant à moy, ie fors hors de moy par esbahissement, comme à ouyr continuellement reciter vn si grand & singulier benefice, ne nous deleste & proufite sur toute autre chose, l'euangile n'est point vne fable, ny chose moderne. Le saint Apostre escript aux Romains, que c'est la vertu de Dieu au salut de qui le croid. Et pour monstrer que ce n'est chose modernement pensee, son antiquité se voit clere-ment, quand au Genese fut dict à Adam: que la semence de la femme escacheroit la teste du Serpēt. Son antiquité se voit apertement, quand fut dict à Abraam, que en sa semence seroient benyes toutes les nations. Il se voit manifestement, quand fut dict au prophete Dauid: Ie resueilleray la semence, qui de ton ventre sortira: ie confirmeray son royaume, & establiray son siege royal à iamais. Dictes moy, ie vous prie, y ha il entre nous aucun esprit tant affligé, qui ne se resiouist, & deuint tranquile ouyant le gracieux pardon des pechez fait par le supplice de IESV CHRIST? Là ou le pardon des pechez se voit, là tousiours toutes douceurs apparoissent. Que les Platoniques se purifient, & se purgent les Magiques tant qu'ilz voudront, pour se beatifier, & corriger leurs affections:

car ie leur ose bien dire, que leurs telles superstitions ne les guideront iamais à bon port. Quant à moy, ie n'essaieray iamais autre chemin pour me purger des corrompues & pestilentes affections, que de apprehender par Foy viue IESVCHRIST: auquel sont remis tous les tresors, toutes les consolations, & tous les contentemens, que lon peut desirer. Bienheureux, dieu le Pseulme, celluy à qui les pechez, sont pardonnez: lesquels sont de si grande horreur, & de telle abomination, que qui ne les sent à sa condamnation, se peut dire meritamment bienheureux. Il ne dit point: bienheureux les riches, sachant que les richesses, sont instrument de mauuaises operations. Il ne dit point aussi, bienheureux sont les beaux, sachant la beauté estre chose tresfragile. Il ne dit point, bienheureux les nobles, puis que nous auons tous les Ames de mesme noblese creees. Il ne dit point, bienheureux les fameux aux sciences mondaines, sachant que la science enfle, et que seulement l'Esprit nous edifie en IESVCHRIST: Mais il dit, bienheureux est celluy, au quel les pechez sont pardonnez, & ne luy sont donnez à damnement. Ce bienheureux Euangile est celluy, qui nous fait iustes & sainctz deuant Dieu. Et pource qu'il nous fait congnoistre, que le Pere eternal nous est reconcilié par IESVCHRIST, il nous baille encore

tres singuliere ayde contre toutes noz aduersitez. Pour ce que toutes les fois que par Foy nous congnoissons, que Dieu par paternelle affection nous garde, alors comme pere bening il est par nous appellé en nostre ayde: & toutes les fois que comme pere il est par nous appellé en nostre secours, iamais par vertu de sa promesse il ne se peult contenir d'estre tresprompt à noz besoingz, tellement que nous monstrant l'Euangile, Dieu nous est de courroucé, appaisé: il nous montre aussi de nous estre prest à tout desiré secours. Oultre cecy, le susdict Euangile est vn organe, par le moyen duquel le saint Esprit nous est donné: dont apres par sa vertu les reliques du peché nous sont mortifiees, et la vie par le passé orde se renouelle. Il ne nous pouuoit doncques aduenir chose plus vtile, plus delectable, ne plus salutaire, pour nous faire posseder la tranquillité de l'Esprit.

Comme la congnoissance de IES VCHRIST  
emende noz pechez, & vrayement nous  
faict deuenir tranquiles. CHAP. XII.



Ay tousiours expressement veu aux lettres sacrees Iesuchrist ne faire iamais autre chose, qu'appeller les pecheurs à penitence, prenant souuent occasion des ruines publiques, & des cruelles inimi-

tiez, qui souuentefois naissent entre les mortelz, de  
 quoy les exemples sont tresclairs en Iudas Galileen, en  
 Tendas, en Caffedon, & en aucuns autres perturba-  
 teurs. Mais s'il fut iamais temps d'appeller autruy à se  
 douloir des pechez, & plaindre des offences faictes à  
 Dieu: ie iuge que c'est à present, nous voyant si tres-  
 buschément courir à toute ruine. Quand fut il oncques  
 tant d'herestes en l'Esglise de Dieu? Quand tant de  
 scismes? IESV CHRIST est quasi ensepuely, et sem-  
 ble que sa mort soit esté vaine, se confiant la pluspart  
 qui en vne chose, qui en autre: & puis nous nous es-  
 merueillerons, si on ne trouue la tranquillité de l'e-  
 sprit, donnant la coulpe l'un à la mauuaise disposition  
 du corps, l'autre au deffault des facultez. Le tourne  
 doncques à vous redire hardyment, que tous noz tra-  
 uaux naissent du peché, comme de ferme, & secunde  
 racine. Nous auons tous peché en Adam, & en peché  
 sommes nayz et conceuz; et pour cecy la loy de Dieu  
 nous fut mise deuant les yeulx, laquelle estant toute  
 spirituelle, ou nous sommes tous charnelz, eust à nous  
 reprendre de noz fautes commises, et non seulement  
 reprendre, mais encor destiner à perpetuelle damna-  
 tion. Maledictus qui non permanet in verbis legis  
 huius. Et si telz, et tant sont noz pechez, qu'ilz me-  
 ritent perpetuelle condemnation: combien plus donc-  
 ques



ques meritent ilz les fourches, les prisons, & peines de ce siecle? Et toutesfois Dieu nous supporte seulement pour nous inuiter à penitence, & non point pour ce qu'il approuue nostre impieté. Comment souffrirons nous iamais d'estre ingratz à si grande bonté, & si amyable souffrance? Ne chercherons nous de nous despoiller de toute iniustice, embrassant de cœœur parfait le doux espoux de noz ames IES VCHRIST crucifié, pardonnant pour l'amour de luy, les iniures que nous receuons de nostre prochain? n'estimant rien tous accidens sinistres qui nous aduiennent. Bienheureux est vrayment quiconque gouste les douceurs eternelles: heureux quiconques reconnoit la surabundante charité sienne, laquelle sans auoir respect à tant d'offences commises, l'esmeut iusques sur l'arbre de la croix, le conduist à souffrir vitupereuse mort entre deus larrons: mais premierement le fait cheminer trente trois ans parmy le monde soubstenant faim, soif, chault, froid, iniures, mocqueries, & tourments de toute sorte. Mais pourquoy souffrit il tant de trauaux, et tant d'angoissés? Pour quelle occasion, estant luy Dieu, print il forme seruale? vrayment il le fait pour nous donner celle tranquillité qu'aucune Philosophie ne peust oncques donner. Plusieurs se trouuent, qui autres fois pour lire les liures moraulx de Senèque, de Platon, et  
autres

autres semblables, anoient estaint l'orgueil des plus interieures affections. Mais quand apres on descendoit au faict, ilz congnoissoient, qu'en vain ilz despendoient toute leur ceuvre. I'ay tousiours certes esté d'autre aduis, depuis qu'il plent au Seigneur d'illuminer mes tenebres, & me mettre le monde en haine avec ses insainies concupiscences: i'ay tousiours creu (& de ma creance n'ay iamais senty aucune repentance) que seulement en IESVCHRIST fust la vraye felicité. Le bon pere saint Augustin fut de cest aduis, quand il dit: Fecisti nos Domine ad te: & inquietum est cor nostrum, donec quiescat in te. Nous n'auons tranquillité fors qu'en Dieu: & qui s'enamoure de luy ne sent aucun traual, ne desplaisir. Il ne craint point la mort, la memoire de laquelle est tant amere à plusieurs. Il n'ha aucune peur de guerre, ne de cherté. Quant saint Gregoire escriuoit ses Omelies sus Exechias, la cité de Romme estoit des Barbares nations durement assiegee: toutes fois nul espouantement Barbare ne le pouoit destourner de celles haultes contemplations, & de celle amour immense. Je croiray tousiours, tant que viuray, qu'on ne peut trouuer nul vray contentemēt, fors qu'en Dieu. Et ceste mienne creance ha fiché si haultement ses racines, que desormais nulle chose, pour aigre & desplaisante qu'elle soit, ne me  
peult

peult plus perturber. Estant les ans passez de mes plus puissants aduersaires, bien qu'ilz me soient de consanguinité conioincts, & me voyant despoillee de mes fructueux & delectables pouuoirs, l'Esprit (mercy de la bonté diuine, qui m'ha conseruee) ne me peut iamais estre troublé de sorte, que soubdain ie ne me retour-nasse au Pere celeste, & ne disse avec le trespasient *Iob. Dominus dedit, Dominus abstulit: Sit nomen Domini benedictum. Et semblablement avec le prophete Dauid ie chanteray: Dominus regit me, & nihil mihi deerit in loco pascue: ibi me collocauit. Certes que premier ie n'eux la nouuelle par mes seruiteurs, que i'auois esté si violamment saccagee, qu'il me fut aduis d'ouyr vne voix, que du Ciel m'entonna doucement aux oreilles: Iacta cogitatum tuum in Domino, & ipse te enutriet. Et ainsi mon esprit tout apaisé, ie dy en moymesmes, & avec ceulx qui viuoient plus familièrement avec moy: Ores m'aperçoy ie bien, que non sans le vouloir diuin mes possessions me sont ostees. Dieu veult en effect, que plus legierement, & deschargee des terrestres pensemens ie m'en vole au Ciel, et que ie iouisse de celle eternelle possession. Si les vignes du monde ne me donneront plus pour l'aduenir de l'accoustumee liqueur, ie boy-ray du calice de nostre Seigneur, duquel parlant la di-*

nine

uine escripture dict: Calix domini inebrians quàm  
 præclarus est! Si iamais ne me puis plus resiouir à  
 veoir les vignes materielles, ie me resiouiray au moins  
 à veoir, & à cultiuer la vigne de Dieu, tant que par  
 nostre Seigneur me sera concedé. Si ie ne feray plus les  
 cueillies des froments, pour cecy mon Seigneur IESV-

CHRIST ne restera de nous saouler tous ex

adipe frumenti, & parare in conspe-

ctu nostro mensam: lequel en-

semble avec le Pere, et le

sainct Esprit soit

loué au siecle

des sie-

cles.

A M E N.



















